

L'AMOUR

---

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESNOIS

Quai des Augustins, 83, près du pont Neuf.

VALENTIN DELVAUX.



# L'AMOUR



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS ROYAL, GALERIE VITRÉE

—  
1854

L'auteur se réserve le droit de propriété et de traduction.



## AVANT-PROPOS



J'ai entrepris de mener à bonne fin une œuvre bien difficile, c'est celle de faire part au monde de mes principes philosophiques. Ces principes méritent-ils d'être agréés? Je l'ignore. Mais quand ma tentative aura été infructueuse, il me sera toujours resté la satisfaction intérieure de ma bonne intention. Je veux aider, pour ma part, à frayer le chemin qui conduit vers la vérité et le bonheur. Je viens soumettre à l'appréciation du public une philosophie qui m'a fait beaucoup de bien, qui m'a souvent relevé de mon sentimental abattement et m'a consolé dans mes moments sombres. Je l'ai éprouvée de

toutes les manières, et j'ai eu la conviction qu'on peut toujours s'y fier, et s'en servir comme d'un guide sûr et fidèle pour arriver à la résolution de toutes les questions difficiles de la vie.

L'exposition sévère de mes théories, je l'ai fait précéder par un travail moins sérieux où je parle de certains faits ramassés ensemble et de certaines sensations, qui ont de fréquentes analogies avec ce qui s'est passé dans ma propre vie. J'ai voulu, par là, faire arriver plus agréablement mes lecteurs vers la route ardue qui mène l'esprit à ces méditations graves qui sont nécessaires à tout homme.

Notre époque s'amuse trop souvent à voler au-dessus de la vérité et de la réalité; mais en allant trop haut, une chute inévitable l'attend, et alors elle risque de se casser les jambes et de n'avoir plus ce qu'il faut pour marcher sur terre. J'ai donc eu des craintes que la morale de la société actuelle ne soit lésée; mais si cela existait, le danger serait grand; car jamais peuple dont la morale est celle de l'indifférence, de l'orgueil ou du sensualisme, ne peut prospérer. Mais quoi qu'il en soit réellement (car mon expérience est trop petite pour en juger), mon but

a été de parler de l'amour entre hommes, pour pouvoir mieux espérer qu'en venant plus tard à parler de l'amour envers Dieu, on continuera peut-être à m'écouter encore, si l'on m'a écouté jusque-là.

Voilà ce que je veux faire. Mais quelle distance énorme me sépare encore de ceux auxquels je veux parler ! Ma voix est trop faible pour se faire entendre du public qui m'entoure ; ma taille est trop petite pour être vue dans cette foule immense, et je n'ai ni porte-voix qui renforce mes sons, ni échasses qui élèvent mon niveau.

Partout je vois des difficultés. Ma plume écrit une langue qui n'est pas la mienne. Inhabile à bien manier le bel instrument dont je me sers, je ne donnerai qu'une traduction infidèle de mes pensées, je n'établirai qu'une communication imparfaite entre mon âme et celle du lecteur. On userait donc d'une extrême bonté envers moi, si l'on accueillait avec indulgence la forme mal habillée dont se couvre mon langage pour paraître au dehors et se manifester.

Cet obstacle, qui est plus grand qu'on ne croit peut-être, est loin d'être le seul qui me rende ma tâche rude et pénible. Il ne concerne que la

forme, et permettrait au fond d'être moins indigent qu'elle; mais dans la position étrange où je me trouve, je n'ose presque espérer qu'il en soit ainsi, et pourtant il faut absolument le croire. Qu'on sache donc que je n'ai jamais parlé de mes idées à qui que ce fût, et que je n'ai usé des conseils de personne. La philosophie du passé ne m'a été que bien vaguement communiquée, par ce que j'ai entendu dire çà et là; et, ce qu'il y a de plus, je puis dire que depuis les trois années que je pense sérieusement, je n'ai pour ainsi dire rien lu; ma seule lecture consistait à parcourir le soir les journaux. Une maladie nerveuse, que j'ai eue il y a plus de deux ans, a laissé des traces fâcheuses : mon cerveau est presque toujours agité, et, jusqu'à ce jour, la moindre tension d'esprit un peu prolongée m'eût été fort préjudiciable. La nature m'ayant fait chérir l'isolement, ou plutôt une certaine quiétude rêveuse, pour remplir ce temps d'inaction forcée, j'ai été amené à trouver mon plaisir presque unique dans mes longues et continuelles promenades solitaires. Elles m'ont pris une large part de mes journées, et ont même fait souffrir souvent mes désirs de sociabilité.



Cet état des choses, amené par des circonstances extérieures, m'a été favorable, je crois, pour chercher la vérité. N'ayant pas un seul livre, ne discutant jamais le fond de ma pensée, j'ai pu observer en paix les émotions libres de mon cœur; et mon esprit, soumis à mille petites influences qui se neutralisaient toutes mutuellement et qui ne faussaient pas sa nature, a été abandonné à lui-même; il a donc pu être indépendant pour contrôler avec impartialité les vérités qu'avait senties mon cœur. Si j'avais toléré les fortes secousses du dehors, les balancements de mes doutes m'eussent ôté le repos nécessaire, et mon esprit, fanatisé peut-être, eût été injuste et faux.

Il est vrai que ces procédés sont ceux que recherche un esprit timide et peu aventureux, et non ceux qu'adopte une raison forte et courageuse, qui s'en va guerroyant partout pour vaincre partout avec gloire. Ici je mérite jusqu'à un certain point un reproche, cependant je crois pouvoir garantir que je ne le mériterai pas toujours. Mais, pour le moment, je n'ai voulu qu'une chose : être indépendant, pour être naturel et vrai. J'ai tenu beaucoup à pouvoir dire :

Dans tout ce que je dis, il n'y a que moi qui parle.

Je me présente donc seul devant le public. Comment va-t-on m'accueillir? Si l'on s'occupe de moi, ce ne sera peut-être que pour parler contre moi. Et en voyant ma personne et en comptant mes années, on se rira sans doute d'un tel philosophe imberbe, et l'on ne m'écouterà même pas. Si l'on m'attaque, moi, pour me défendre, je n'aurai que mon jeune cœur. Mais ce cœur saura féconder mon esprit et lui apprendre à plaider victorieusement une juste cause.

Oui! seul en face du monde, je saurai lui parler dignement, parce que je crois faire le bien. Je le crois, et voilà ce qui fait que je me trompe quand je me dis seul. Non! je ne suis pas seul; quelque chose me guide, mais me conduit sans m'enchaîner : je crois qu'il existe un Dieu vivant. Je suis persuadé que, lui aidant, je n'aurai besoin de nul autre appui. Et je ne me trompe pas, si je dis : Celui qui a la volonté de Dieu a aussi sa force.

Je suis donc fort, mais je sais que ma force n'est pas réelle, n'est qu'une force empruntée. Je sais qu'elle procède de ma faiblesse même; je

sais très bien que ma force n'est que ma faiblesse avouée. Je le sais ; mais fort de cette force-là, je m'avance hardiment ; toutefois je tâcherai bien de ne jamais oublier, quoi qu'il arrive, que c'est Dieu qui donne tout.

Paris, juillet 1854.



Dans la petite ville de Léobourg vivait paisiblement M<sup>me</sup> Moulinville avec sa fille unique, Justine. L'affection la plus pieuse unissait leurs tendres cœurs. Elles pleuraient ensemble la mort de l'époux et du père. La mère regrettait presque autant en M. Moulinville le père d'une fille bien-aimée que son époux adoré. Justine ne savait quel malheur déplorer le plus, ou de se voir orpheline, ou veuve celle qui lui était si chère.

Leur demeure se trouvait dans le faubourg de la ville. Elle n'était pas vaste, mais assez spacieuse cependant pour contenir amplement leur petit et

maison était le plus à leur goût, et elles l'avaient choisie surtout à cause du magnifique jardin qui l'entourait. Ce jour, comme les précédents, Justine, la jeune fille aux yeux noirs, était allée avec sa mère y passer quelques heures, pour jouir des charmes si variés que la nature y répandait à pleines mains. L'été avait fait ravissante cette nature, il avait embelli de ses plus belles beautés la résidence de ces deux femmes. Mais quand le jour arrivait près de son déclin, la jeune fille quitta l'ombrage qu'un soleil trop ardent lui avait fait chercher, pour aller visiter le parterre dont elle s'occupait particulièrement et pour soigner les fleurs qui s'y trouvaient. M<sup>me</sup> Moulinville regagna directement la maison. Bientôt aussi la fraîcheur du soir surprit Justine, et lui commanda de discontinuer ses agréables travaux pour aller rejoindre sa mère.

A peine entrée, le facteur apporta une lettre. Elle était de M. Alphonse Moulinville, le cousin de Justine, et annonçait que celui-ci arriverait à Léobourg ce soir même. Cette nouvelle fut accueillie avec joie.

Donnons quelques détails sur la famille qui agira dans notre récit. Le défunt M. Moulinville avait eu un frère qui, devenu veuf quelques années après son mariage, laissa orphelin bientôt son fils unique Alphonse. Ce frère, avant de mourir, avait reçu la promesse de M. Moulinville qu'il prendrait soin du

jeune enfant délaissé ; aussi le frère avait exprimé, sur son lit de mort, le désir de pouvoir espérer que son fils Alphonse serait un jour marié avec Justine. La sainte mission confiée à M. Moulinville fut exécutée scrupuleusement par lui. Le neveu reçut une éducation soignée, fut imbu de sentiments d'amour et de dévouement, et son cœur fut rempli des beaux préceptes de la religion. Sa fille, presque du même âge que son pupille, fut élevée avec Alphonse, et de cette manière le pauvre orphelin croyait avoir une sœur avec lui.

Après la mort de M. Moulinville, ces deux enfants n'avaient plus que M<sup>me</sup> Moulinville pour les diriger. Cette dernière avait encore eu un fils qui était mort à l'âge de seize ans, déjà du vivant de son époux. Depuis longues années, Alphonse n'avait plus habité continuellement avec sa tante et sa cousine à cause de ses études, et maintenant il faisait ses études de droit à Paris. Comme nous l'avons dit, sa cousine, la belle Justine, d'après les arrangements de famille conclus depuis longtemps, devait être sa future épouse. M<sup>me</sup> Moulinville respectait d'autant plus cet arrangement qu'il avait été pris par feu son époux, qu'elle ne cessait de regretter à chaque moment, et par le frère de ce dernier, dont la mémoire lui était bien chère aussi. Elle rappelait souvent à sa fille quel avait été le vœu ardent de son

époux concernant ce mariage projeté, et ne manquait jamais de lui dire : « L'exécution du désir de ton père, ma fille, est un devoir sacré pour moi et pour toi. Si tu veux honorer sa mémoire, accomplis sa volonté, car elle est sortie de ce cœur qui t'aimait si tendrement. »

Justine avait le plus grand attachement pour sa mère, et le plus grand respect pour tout ce qui touchait à ce père qu'elle pleurait sans cesse, aussi n'osait-elle jamais penser vouloir se marier à un autre homme qu'à son cousin.

Alphonse n'ignorait pas quelle personne lui avait été destinée pour épouse ; cela lui convenait assez bien, non pas qu'il était éperdument amoureux de Justine, mais parce qu'il était habitué à être rapproché d'elle, et que l'aménité du caractère de la jeune personne avait fait toujours agréable le commerce qu'il avait eu avec elle.

Si nous jetons un regard rétrospectif sur la vie d'Alphonse, nous trouvons, à une distance assez reculée de l'époque où nous nous plaçons, une période durant laquelle le jeune homme était tout à fait changé. Cette période est celle de son premier amour. Il n'y avait que la solitude qui plaisait à ses soupirs ; il fuyait tout, même souvent celle qu'il aimait ; car il lui arrivait de croire qu'il était avec un songe, quand il était avec la réalité ; et quand il



voyait, il lui semblait rêver. On le voit donc, la vie qu'il menait alors est la vie que mène un vrai amoureux. Mais ce beau temps est loin derrière nous maintenant. Alphonse, qui aimait autrefois une femme, cherche aujourd'hui toutes ses consolations dans l'amitié; il s'est intimement lié avec un jeune homme bien précieux, M. Charles Favrol. Cet ami s'était trouvé avec Alphonse à Paris pour y étudier la médecine; nous le verrons bientôt, et alors nous aurons l'occasion de mieux faire sa connaissance.

On se rappelle qu'une lettre était venue annoncer à M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Moulinville l'arrivée de M. Alphonse Moulinville. Elle était conçue de la manière suivante :

« Ma bonne tante et ma chère cousine ,

« J'ai mené à bonne fin la périlleuse entreprise de faire mon examen, après n'avoir étudié solidement que peu de temps. J'ai été reçu.

« Paris offre des charmes trop variés pour qu'on puisse résister à tous ses attraits, qui sont loin cependant d'être tous trompeurs. De là vient que le temps se dépense trop facilement pour qu'on puisse en donner beaucoup à l'étude. A Paris, on peut voir beaucoup, et l'on regarde; il y a de belles choses à entendre, et il faut qu'on écoute. Mais avec cela les

mois se passent ; chacun est le tombeau de trente jours, enterrés infructueusement, au point de vue juridique, dans le grand cimetière du passé : aussi, le bon Code pourrait-il s'en plaindre à juste titre.

« Mais ne parlons plus du Code, parlons de mon prochain retour. Toutes mes vacances, je les passerai à Léobourg, et je ne m'occuperai nullement de mes études. Ces jours, je veux me les faire tout à fait heureux ; je ne sortirai pas de votre milieu, pour vivre entièrement dans l'inépuisable tendresse de ma bonne tante et de ma Justine.

« Jeudi soir, j'aurai le bonheur de vous embrasser à Léobourg.

« Votre

« ALPHONSE. »

Les deux femmes avaient à peine lu la lettre que leur adressait l'affectueux jeune homme, qu'on entendit entrer quelqu'un.

—C'est lui ! s'écria madame Moulinville toute joyeuse.

Mais quand elle voulait ouvrir la porte, elle vit entrer M. Névard, le vénérable curé de la paroisse, qui habitait dans le voisinage.

—Ah ! c'est vous, Monsieur Névard, lui dit M<sup>me</sup> Moulinville ; je croyais que c'était mon neveu, qui doit venir ce soir.

—Je regrette, répliqua le vieillard, que mon arrivée soit venue détromper mal à propos votre agréable attente.

—Monsieur le curé, le mal n'est pas grand et le plaisir de vous voir fait bien plus que l'effacer.

M<sup>me</sup> Moulinville communiqua à M. Névard le contenu de la lettre d'Alphonse, et disait combien elle était contente de revoir son neveu.

M. le curé était un vieil ami de la maison ; il avait été fort lié avec feu M. Moulinville, aussi Justine l'affectionnait comme un père. Elle lui confiait tous ses petits secrets, et en cela elle imitait l'exemple de sa mère ; mais elle avait un grand secret qu'elle cachait à tout le monde. Elle s'en occupait toujours et cela la rendait mélancolique. Ce secret, c'est le secret ordinaire d'une jeune fille : elle aimait.

C'est tout ce que nous en dirons maintenant, pour ne pas perdre de vue ce qui se passe chez M<sup>me</sup> Moulinville.

M<sup>lle</sup> Justine était pensive et ne parlait que fort peu, tandis que sa mère était gaie et de bonne humeur. Le vénérable prêtre s'en aperçut et dit :

—Vous êtes triste ce soir, mademoiselle ?

—Je suis un peu souffrante ; aussi je pense à mon cousin et cela m'attriste.

—Je ne te comprends pas, répliqua vivement sa mère.

—Maman je pense à Alphonse ; le temps viendra où nous serons unis, et moi, je crois que je suis une enfant encore. J'aimerais tant rester toujours avec mes petits sentiments d'enfant. Je crois que plus on avance, plus on s'écarte du bonheur. Je pense souvent aux années de ma plus tendre jeunesse, et j'y trouve beaucoup plus de délices que dans ma vie présente.

— Je crois vous comprendre, mademoiselle, reprit M. Névard. Le mariage est quelque chose de sérieux et même de sévère ; aussi faut-il y bien penser avant. Les regrets d'avoir quitté votre enfance me paraissent être bien naturels. Moi, j'aime beaucoup la jeunesse, les petits enfants ont quelque chose qui me plaît tant !

—On peut dire, reprit M<sup>me</sup> Moulinville, que tous les petits enfants sont beaux ; d'où cela peut-il venir ?

—Cela vient de ce qu'ils sont plus près de leur Créateur. En les voyant, on voit pour ainsi dire l'œuvre directe de Dieu ; car la main perverse de l'homme et du mal n'a pas encore enlevé le type de beauté et de sainteté que Dieu y avait mis lui-même.

—Monsieur le curé, répliqua M<sup>me</sup> Moulinville, vous ne touchez qu'au beau côté de l'enfance. Toutefois on éprouve un vrai déplaisir, en voyant en elle des

germes de perversité qui se développent rapidement. Tout petits que sont ces êtres, leurs mauvais penchants se déclarent déjà. Le mensonge parle faussement, l'inimitié apparaît avec l'égoïsme.

— O maman! ne parle pas ainsi des petits enfants; dis plutôt ce qu'ils ont de bon, et tu verras que je n'ai pas tort de souhaiter que je sois comme eux encore aujourd'hui. N'est-ce pas vrai, Monsieur le curé?

— Je les aime, répondit celui-ci, et je les recherche, vous le savez bien, mademoiselle; il faut donc que je trouve du bien en eux.

— On est si content d'être au milieu de ces petits êtres si candides!

— Oh! oui, reprit le vieillard, moi, j'ai une jouissance réelle à admirer, à contempler ces petites créatures, et j'aime tant à assister à leurs jeux innocents! Ces petits hommes ont un langage si naïf, si vrai! on a le plaisir de sentir que leurs paroles sont la traduction exacte de leurs pensées. Leur entretien est sans art et leurs paroles sans arrière-pensées. Quand on étudie leur caractère, quand on médite sur leur nature, on y trouve quelque chose de si attrayant, de si compatissant!

Ils sont très-sociables, ils ne peuvent jamais rester seuls, parce que les ressources intérieures pour s'entretenir avec eux-mêmes leur manquent. On aime à

les voir réunis; leurs jeux sont si simples, et c'est à cause de leur simplicité qu'ils méritent d'être admirés. Quand ils s'amuseut, ils n'ont pas d'inquiétudes sur l'avenir; c'est là presque ce qui les distingue des autres hommes; ils jouissent du présent, tandis que les autres mettent leur félicité dans l'avenir.

Leur regard est candide, comme sont purs leurs sentiments intérieurs. En un mot, tout nous plaît en eux, parce que tout y est innocent, naturel, beau, est réel enfin, et non factice comme chez les hommes adultes.

Le vénérable prêtre fut interrompu par l'arrivée de M. Alphonse Moulinville. Tout le monde était bien content de le voir, mais la joie de M<sup>me</sup> Moulinville se montra le plus visiblement.

— Je suis bien heureux, disait Alphonse, d'être enfin au milieu de vous.

Alphonse était très affectueux, le plaisir qu'il ressentait se montrait dans chacune de ses paroles, et chaque mouvement de son corps dénotait son contentement intérieur.

Justine n'était plus rêveuse, le regard de ses beaux yeux noirs brûlait d'un feu inaccoutumé; son cœur malade avait oublié pour quelques instants les sourdes douleurs qui l'opprimaient sans cesse, et qui l'accablaient d'autant plus qu'elle devait les cacher scrupuleusement à tout le monde. Hélas! la pauvre

âme ne pouvait rien dire du mal secret qui la rongeaient, et pourtant sa bonne nature était très-expansive. C'est pour cela qu'elle pleurait souvent, quand elle était seule, et s'écriait : — Le rôle que je joue n'est pas vrai ; un sort cruel a tellement arrangé les choses, que je ne puis parler à personne du sujet dont je m'entretiens sans cesse avec moi-même. Je ne puis pas seulement verser des larmes pures et claires comme l'onde, je dois y mêler le factice mensonger et les colorer pour qu'elles ne soient plus transparentes. J'aimerais tant me donner telle que je suis, surtout à ma mère ; la nature m'a donné un cœur limpide, et ce cœur je dois le voiler pour qu'on ne voie pas jusqu'au fond. Oui, c'est frauder, ce que je fais ; je laisse habiter en moi un amour que tout le monde proscrit. En cela je suis coupable peut-être, mais je n'ai pas la force d'exécuter ce que le respect de ma mère et de mon père m'ordonnerait de faire. C'est là une chose qui me rendra toujours malheureuse. J'ai bien pu le voir, tous mes efforts sont inutiles ; jamais je ne pourrai chasser de ma mémoire lui qui m'aime ; non, jamais !

Voilà ce que la belle jeune fille aux yeux noirs se disait souvent ; mais maintenant l'arrivée de son cousin lui avait fait oublier tout ce qui est triste. Elle était tout adonnée à la joie.

— N'est-ce pas, Alphonse, dit-elle, vous resterez

bien longtemps avec nous, vous ne nous quitterez plus? Ma mère sera alors contente et toujours joyeuse.

— Oui, disait la mère, cela me rendrait bien heureuse; mais ce qui y contribuerait aussi, c'est que j'ai en vue ton propre bonheur, ma fille, en même temps que celui d'Alphonse. Plus j'aime Alphonse, plus j'y vois ton propre bonheur. Comme vous devez vous unir, je souhaite que votre mariage soit le plus heureux possible.

— Maman, tu reviens toujours à ce mariage : le mariage est sans doute quelque chose de bien beau, mais M. le curé disait avec raison que c'est une chose bien sérieuse.

— Comment, ma cousine, demanda le jeune homme, vous n'aimez pas qu'on parle du mariage?

— Je l'aime bien, certainement; mais avant votre arrivée nous parlions de l'enfance, et je pensais encore aux belles choses qu'en avait dites M. Névard.

— En effet, répliqua Alphonse d'un air pensif, la jeunesse a un certain lustre qui s'efface avec l'âge. Aussi dois-je avouer que je préfère la jeunesse à l'âge mûr.

— Je suis heureuse que nous soyons d'accord, répondit la jeune fille.

— On regrettera bien le beau temps de la jeunesse,



continua Alphonse, quand on sera une fois entré dans la vie réelle.

La famille Moulinville s'entretint encore de différentes choses avec le vénérable curé; mais celui-ci, pensant qu'Alphonse devait être fatigué de son voyage et désirerait sans doute prendre du repos, se retira de bonne heure.



Le lendemain, de grand matin, on voyait déjà Alphonse, le jeune homme sentimental, se promener dans le jardin. Il était pensif et rêveur. Il pensa à sa cousine qu'il avait revue avec le plus vif plaisir ; il pensa à sa tante, et apprécia à leur juste mérite les précieuses qualités de cette sainte femme qui lui servait de seconde mère. Le souvenir de son ami Charles ne tarda pas à naître aussi dans son esprit. Avant-hier encore il avait été avec lui ; il ne l'avait quitté que sur la promesse qu'il avait reçue de lui de venir dans peu de jours le rejoindre à Léobourg.

Alphonse se dirigea vers la partie la plus retirée du jardin, et prit place sur un banc de verdure qui se trouvait caché dans un massif épais d'arbustes. Il

donna un libre cours à ses pensées et à ses impressions, et il écrivit au crayon, comme c'était sa coutume, dans le petit calepin-rouge qu'il portait toujours avec lui, tout ce qui occupait son esprit.

En ce moment-ci, une tristesse vague, un malaise dont on ne peut se rendre compte enveloppait l'esprit du jeune homme. Un mariage futur venant terminer sa carrière d'étudiant ; un ancien amour dont il ne parlait jamais, et qu'il cachait encore plus à lui-même qu'il ne le cachait aux autres ; sa position d'orphelin ; l'éloignement d'un ami chéri, et le souvenir si frais encore d'une séparation pénible ; un avenir incertain qu'il redoutait sans savoir pourquoi, tout cela s'accumulait dans sa pensée, pour y faire germer je ne sais quelle poésie élégiaque, qui produisait une certaine tristesse, mais une tristesse qui plaît et dont les larmes ne font pleurer que les yeux seuls. Son âme n'avait pris qu'un deuil volontaire, et ses accents plaintifs étaient une harmonie agréable à entendre.

Pendant un temps assez considérable, Alphonse était entièrement absorbé dans cette vague mélancolie, et il écrivit sur le papier ce que lui dicta sa sombre mais sentimentale vision. Il aurait eu tort de ne pas prolonger aussi longtemps que possible ce beau rêve ; aussi, pendant plusieurs heures de suite, il se tenait presque immobile sur le banc où il

était assis et ne remuait que la main qui écrivait.

Pendant ce long espace de temps, M<sup>me</sup> Moulinville et sa fille cherchèrent en vain le jeune homme, et firent les suppositions les plus diverses sur ce qu'il pouvait être devenu. Justine enfin fit de nouvelles recherches, parcourut une seconde fois le jardin, regarda partout, et cette fois-ci elle trouva son cousin dans ce massif que nous avons indiqué et qu'elle n'avait pas exploré la première fois.

—Que faites-vous ici, Alphonse? lui demanda-t-elle; nous vous croyions perdu.

—Ma chère cousine, repartit le jeune homme, j'avais quelques mots à écrire dans mon petit journal, et j'ai trouvé cette retraite bien convenable pour le faire. J'avais eu des pensées un peu tristes....

—Comment, interrompit M<sup>lle</sup> Moulinville, vous êtes triste?

—Oui, mais non à cause des malheurs passés ou présents, mais à cause de ceux que je redoute de trouver dans l'avenir.

—O Alphonse! ne parlons pas de l'avenir. Je ne sais vraiment pas si nous serons heureux et si rien ne sera à regretter!

—Ce que je viens d'écrire est en quelque sorte les adieux que pourrait faire à la jeunesse celui qui est près d'entrer dans la vie réelle. Si vous êtes curieuse de voir....

— Mon cousin, je vous assure que cela me ferait un grand plaisir.

— Je vais vous le lire alors ; le voici :

LES ILLUSIONS DE LA JEUNESSE.

Bientôt, mes chères illusions, je devrai vous dire adieu, à vous qui avez si souvent égayé mon cœur maladif. Toujours votre souvenir me sera un délice. O vous, mes affectionnées illusions, qu'enfanta cette faculté bienveillante qui fait qu'on s'imagine posséder ce qu'on n'a pas, et même souvent ce qu'on ne peut avoir, qui fait qu'on jouit comme si l'on possédait, vous m'avez causé des moments bien agréables, pleins de volupté. Vous avez mis du sucre dans la coupe de ma vie ; je vous regretterai amèrement, quand vous ne serez plus avec moi. Vous avez semé des fleurs sur le chemin qu'a fait mon jeune âge ; vous avez doré ce qui était faux, fait fleurir ce qui était fané, chauffé ce qui était froid, vivifié ce qui était mort ; je vous en remercie infiniment. Vous m'avez donné des remèdes salutaires là où tout remède était inutile ; vous m'avez fait voir ce qui réellement n'existe pas, parce que vous avez effacé la réalité, aplani ces montagnes de misères humaines, pour y bâtir, avec des matériaux magiques, un monde nouveau et qui me contentait. Il était construit, ce monde, avec ces matériaux que me

fournissait mon cœur : tout bois sur ce chantier était amour, et toute construction était un temple élevé au dieu du bonheur.

Il est vrai que ces volages fictions sont issues du néant, nées sans mère ; on ne peut pas nier que ces productions joviales et gracieuses sont sorties d'une fantaisie bien extravagante, me viennent de cette imagination qu'on va détrôner dès que ma jeunesse aura cessé de fleurir ; j'avoue que les folâtres créations qui illustrent cette joyeuse période d'insouciance où je vis encore, sont bien vaines et absurdes quelquefois ; oui, mais cela vient de ce que mon jeune cœur est encore le maître en ces lieux ; et lui, il sent seulement : il ne voit ni ne raisonne. Hélas ! non , ce cœur aveugle ne raisonne pas , et il y a plus , il a pris l'imagination à son service pour pouvoir mieux déraisonner.

On le voit donc, je suis loin de vouloir contester que ce sont là de sottes choses ; mais toujours est-il qu'elles sont bien brillantes ; aussi ont-elles de puissants attraits cachés au-dessous de leur futile enveloppe, qui m'y attachent et me les font chérir.

Oui, ils sont brillants, quoique peu solides, les châteaux aériens où mon âme rêveuse se plaît tant à séjourner. Dans ces fantastiques domaines, il y a tant de belles choses ! c'est réellement là que se trouve tout ce qu'on peut désirer. Écoutez, je vais

vous dire comment sont construits ces palais enchantés, je vais essayer de vous en donner une description, et vous admirerez aussi :

Les colonnes qui soutiennent ces édifices sont les rayons purs du soleil. Ils sont bâtis avec des zéphyrs entassés les uns sur les autres, et cimentés par les doux parfums des fleurs printanières. La mince ombre et l'épais brouillard entrent aussi dans leur construction. Le toit qui les couvre, c'est l'oraure du matin d'un côté et le crépuscule du soir de l'autre. A l'intérieur, les murs sont couverts par l'azur du ciel ; sur ce beau fond sont reproduites ; avec les couleurs insaisissables de l'arc-en-ciel, les plus belles formes que présente la nature. Les glaces qui les ornent sont les rires des anges et les regards candides de l'innocence. Dans ces splendides appartements, votre âme repose sur des lits qui sont bien moelleux, car ils sont faits avec les nuages les plus légers du ciel : on y dort si bien et l'on rêve mieux encore ; on est endormi par les caresses et les baisers des Grâces, et réveillé par le doux bruit des gais battements d'un cœur content. C'est l'Amour qui prête son feu pour réchauffer ces lieux ; c'est lui aussi qui donne sa flamme pour répandre la lumière dans toutes les parties de ces palais transparents. Et tout cela est situé dans la riante vallée de l'Espérance, dans cette même vallée où jaillit avec abon-



dance cette source claire qu'on nomme le Bonheur.

N'est-ce pas, comme cela est magnifique ! C'est un petit Ciel, je m'y plais à merveille. Je vous supplie donc, ne m'en chassez pas ; ne m'expulsez jamais de ces lieux charmants, moi qui les habite.

Mais, hélas ! je vois avec douleur le temps qui vient. Le monde voudra bientôt me corriger, me convertir. Il voudra me dérober le trésor de mes illusions ; mais je lutterai pour elles de toutes mes forces, parce que je les affectionne beaucoup. Je combattrai pour elles ; plutôt à Dieu que je ne succombe pas !

Je sais très bien comment parle le monde ; voici ce qu'il me dit : « Vous poursuivez des fantômes, vos illusions sont des mensonges. Pour arriver jusqu'à vos beaux châteaux à construction si vaporeuse, votre juvénile esprit grimpe sur une échelle chimérique. Vous êtes aveuglé ; ouvrez donc les yeux et revenez à la réalité. »

Voilà ce qu'on me dit ; moi, je réponds : Oui, je suis aveuglé, je suis dans l'obscurité ; mais sachez donc que moi, je me plais dans ces ténèbres. Qu'on n'apporte donc pas la clarté là où les ombres ont tant de charmes. Si je me trompe, laissez-moi mes fausses croyances ; car ces erreurs, je les aime. Vous croyez que mes beaux châteaux ne sont qu'un splendide échafaudage de fallacieuses apparences ; que, s'ils

s'élèvent avec une pompeuse grandeur, ce n'est que le néant qui se gonfle, se revêt d'un lustre faux, d'un lustre à aveugle éclat ; que leur existence n'est qu'une vague ombre, dont la surface imaginaire est couverte d'un manteau qui est superbe d'éblouissantes faussetés, et dont l'étoffe a été tissée par la fièvre et le délire d'un sentiment trop échauffé.

Voilà ce qu'on croit de mes charmantes illusions. Eh bien ! oui, j'avoue qu'un souffle pourrait renverser toute cette creuse magnificence ; mais toujours faut-il dire que ses dehors sont éblouissants, et même si cela tombe, étant si peu solide, son éboulement ne pourra m'écraser : il n'y a donc ni mal ni danger d'y rester, puisque je m'y trouve si bien.

Vous dites : « Tout cela n'est rien. » Je répète avec vous la même chose. Oui, ce sont de faux bijoux, ce sont des riens ; mais alors à quoi bon me voler mon néant ? Car voyez, ce néant, ce sont ces bien-aimées illusions qui embellissent toute ma vie et la couvrent de joie ; ce néant, c'est un baume précieux qui se répand sur chacun de mes jours ; c'est un baume fictif, mais il calme les douleurs réelles.

Vous parlez de chimères. Eh bien ! oui, je confesse que mon jeune esprit aime à galoper sur des chimères ; cependant n'ayez pas la sévérité de lui interdire cet innocent exercice, car cela l'amuse infiniment.

Je le vois, vous allez vous moquer de mes faiblesses.

Oui, faites-le, riez de mes misères ; mais, je vous en prie instamment, dédaignez aussi de me ravir ce qui me rend ces misères supportables. J'ai pris tant de soins à former, à brillanter ces jolies images, ces belles visions, ces rêves d'or ! aussi je les affectionne de tout mon cœur ; si on me les prenait, c'est comme si on enlevait ses chers enfants au père le plus affectueux. Rien ne m'est plus agréable que mes illusions. Par elles toute laideur est effacée, toutes les choses paraissent être belles. Ainsi, qu'on ne me salisse donc pas, qu'on ne me mêle pas ces charmantes couleurs que j'emploie à faire tout beau.

Quand j'aurai perdu ces illusions que j'aime, quand on m'aura chassé de ce monde idéal qui est la patrie de mon bonheur, je verrai arriver ce qu'on nomme la vie positive, qui apportera chez moi le lourd et massif bagage d'une existence matérielle, inerte, triste et froide. On coupera les ailes à mon imagination, on volera le rire sur ma bouche, on dessinera des rides sur mon front, on versera des larmes dans mes yeux. Sur mes voluptueuses illusions mon existence était si mollement assise ; on l'ôtera de là pour la transporter sur le roc dur et aride de la réalité. Mes douces et mielleuses illusions, on les changera en amères déceptions. O Dieu ! par vous, mes divines illusions, ma vie actuelle est une coupe remplie de lait et de miel ; et bientôt une

main cruelle renversera cette coupe délicieuse, pour de nouveau la remplir de cette eau trouble où nage la vie réelle, et elle va forcer ensuite mon cœur à la boire!

O monde! je viens donc te dire et te supplier de me laisser, au moins pour quelque temps encore, mes chères et innocentes illusions; car pense bien à ce que tu me prendrais. Mes illusions sont tout pour moi. Elles sont mon espoir, elles constituent mon avenir, elles forment ma vie entière, telle que je la souhaite. J'en conviens, un esprit égaré leur a donné naissance, mais cette déroute est un poétique égarement : c'est celle d'une âme trop sentimentale. J'avoue qu'elles sont sorties d'un cœur malade, mais la maladie dont il souffre est une belle maladie : c'est la maladie de la jeunesse.

Cessez donc de vouloir me guérir. Quand je serai rétabli de ce brillant mal de la jeunesse, un mal plus grave viendra après; car, sachez-le, toute la vie n'est qu'une longue maladie, n'est qu'une longue maladie incurable.

Quand Alphonse eut achevé sa lecture, Justine était toute pensive. Elle fit quelques observations générales, sans dire au juste quelles impressions cette petite composition avait produites sur elle. Elle avait aussi des illusions innocentes, la jeune

filie aux yeux noirs; elle aimait ces illusions, et la pensée de les perdre était douloureuse pour elle.

Ils parlèrent ensuite d'autres choses; Justine montra à son cousin différentes fleurs dans le jardin, lui indiqua les changements qu'on avait introduits depuis son absence et parla des nouveaux projets de sa mère. Mais Alphonse se sentait tourmenté par la faim, car l'heure du déjeuner était passée depuis longtemps. Il se hâta donc de rentrer avec Justine dans la maison, où les attendait avec anxiété M<sup>me</sup> Moulinville.



### III

Alphonse vivait tranquillement à Léobourg avec ces deux femmes, dont l'une lui servait de mère et l'autre était comme sa sœur. Ils voyaient peu de monde ; mais je ne compte pas M. Névard, le curé, car il était considéré comme étant de la famille.

Alphonse recevait de fréquentes lettres de son ami, M. Charles Favrol. Le lecteur désire sans doute savoir quelque chose sur la personne de cet ami, car nous pouvons prédire qu'il occupera une des premières places dans ce récit.

Charles est âgé de quelques années de plus qu'Alphonse. Il est plus sérieux, mais non moins aimant que lui. C'est une âme à large base, où réside un esprit élevé et solide. Son cœur est aussi tendre que

celui d'une jeune fille ; et, il faut l'avouer, si jamais quelque moyen subversif pouvait vaincre cette nature de fer, ce ne pourrait être que ce sentiment vif et ardent qui brûle en lui et qui serait capable d'embraser tout le reste. Quoique la raison soit toujours active en lui, le cœur est pourtant le maître réel de cette puissante individualité. Charles achève en ce moment ses études de médecine à Paris ; il va bientôt faire son dernier examen, après quoi il viendra voir Alphonse à Léobourg.

Nous avons parlé de la correspondance active que les deux amis ont entre eux ; nous allons nous en occuper un peu, car elle peut nous aider à donner une narration exacte des faits que nous voulons exposer. Nous allons faire des extraits de quelques lettres, qui serviront à faire connaître les caractères de nos personnages, et montreront comment on en vint à s'expliquer sur un sujet qu'il nous importe grandement de savoir.

LETTRE DE CHARLES A ALPHONSE.

« Paris...

.....

« Dans ta dernière lettre, Alphonse, tu parles contre l'amour des femmes ; mais tu le fais, je crois, pour pouvoir donner une place peut-être trop haute à l'amitié entre hommes ; trop haute, dis-je, parce



que je crois qu'on peut mettre les deux sentiments sur la même ligne. L'amour envers une femme est passionné le plus souvent, tandis que celui qu'on a pour un homme n'est ordinairement qu'amitié, c'est-à-dire n'est pas passionné, mais ici l'affection excessive se présente quelquefois pourtant. En principe donc, la différence entre les deux inclinations n'existe pas. L'amour en lui-même ne change pas si son objet change, il n'y a que les degrés des diverses tendances du cœur qui varient.

« Je crois, Alphonse, et j'ai vu cela dans plusieurs circonstances, que tu as quelque préjugé contre les femmes. Il y a peut-être là-dessous un secret que tu me caches. Il est vrai que je ne pourrais pas incriminer ton silence, parce que je mérite des reproches aussi; mais si tu étais avec moi, je te dirais ce que je n'ose aborder dans une lettre.

« Adieu, Alphonse, je ne cesserai jamais de t'aimer.

« CHARLES. »

ALPHONSE A CHARLES.

« Léobourg...

« Mon cher ami,

« Je viens de recevoir ta lettre. Tu y parles de secrets que je te cache. Pardonne-moi, mon cher, de devoir avouer ce que je n'aurais pas dû te laisser

le temps de deviner. Un amour précoce m'a fait connaître les femmes ; je ne puis pas dire que je les ai trouvées ingrates, mais je puis convenir qu'elles ont contribué à me désenchanter de la vie entière, et ont servi à mettre un peu de mélancolie dans mon caractère.

« Plus tard, je ne savais plus quoi faire de mon cœur. Tout en moi me portait à aimer. Mais aimer tout le monde également, aller colporter son cœur dans tout l'univers et le partager en autant de parties qu'il y a d'hommes, cela serait absurde, ce serait déchirer le code des lois que Dieu a écrites lui-même dans notre raison. Il faut donc faire un choix dans son amour, un choix restreint. Ensuite, aimer les femmes, c'est, surtout à notre âge, donner dans l'excès ; tu ne peux nier cela. On les aime toujours trop, ces femmes, on les aime trop passionnément ; et alors on vit uniquement pour aimer avec passion, et pourtant il faudrait aimer uniquement pour vivre sans passion. Ecartons donc les femmes, ce sera moins dangereux, et il ne nous restera que l'amitié seule.

« L'essentiel au monde est donc d'avoir un bon ami. Il n'en faut qu'un seul ; car s'il y en a plusieurs, on ne peut donner à aucun le cœur tout entier.

« Voilà quelle est mon intime conviction, et j'ai agi en conséquence. J'ai cherché un ami et je suis bien heureux de l'avoir trouvé. C'est toi, Charles.

« Accepte donc mon amitié et sache ce qu'elle vaut.

« ALPHONSE. »

CHARLES A ALPHONSE.

« Paris..

« Ta lettre, Alphonse, m'a surpris. En remarquant quelle grande chose est pour toi cet ami que tu as choisi et que tu dis être moi, mon cœur se réjouit ; mais en voyant mon autorité ainsi grandir chez toi, je m'effraye de la lourde responsabilité que tu me fais porter vis-à-vis de toi. Me prendre pour ami unique et comprimer toute autre influence, ce serait le contraire de cet excès que tu évites et qui consiste, comme tu dis, à diviser son cœur en autant de parties qu'il y a d'hommes.

« Je ne comprends pas tes principes sur les femmes. On pourrait croire que cette belle moitié de la création te gêne et te semble être superflue. Si tu la trouves trop dangereuse, je dois te dire que tu te laisses effaroucher trop vite. Peut-être aussi te laisses-tu prévenir par les impressions de ce premier amour dont tu parles et dont je ne connais pas le dévouement.

« Pour moi, je suis loin de vouloir écarter les femmes ; je les considère comme souverainement nécessaires ; car voici ce que je dis : Une femme

seule, un homme seul ne forment pas une existence humaine complète; il faut les deux réunis pour avoir un homme entier. Ainsi, nous autres jeunes gens, nous ne sommes pas des hommes si nous n'avons pas une amante; et bientôt il nous faudra une épouse.

« Voilà mon opinion, Alphonse; et quant à l'amante, je l'avais aussi, mais, hélas! je ne l'avais guère plus qu'un seul jour. Je t'envoie avec cette lettre un petit manuscrit où se trouve raconté comment je fus heureux et combien peu dura mon bonheur. Lis cette intéressante histoire, ma main l'a écrite et mon cœur l'a dictée.

« Je te quitte, Alphonse, pour retourner à ma médecine. Dans quelques jours je passerai mon examen, et deux ou trois jours après je me trouverai à Léobourg.

« Pense à ton ami qui t'aime.

« CHARLES. »

Dans la réponse d'Alphonse, celui-ci convint qu'il n'avait pas bien parlé des femmes. Il avoua que telle avait été sa pensée en écrivant ses dernières lettres, mais qu'aujourd'hui il était un peu revenu de son erreur; et ce qui avait surtout contribué à opérer ce changement, c'avait été sa cousine, M<sup>lle</sup> Moulinville. Il expliqua ensuite combien il était surpris de trouver tant de belles qualités réunies dans une

de personne ; qualités, dit-il, qu'il n'avait pas remarquées avant. Il continua en faisant le plus grand éloge de cette femme, et se disait plus qu'heureux d'être destiné à devoir un jour unir son sort au sien.

Nous savons que Charles avait envoyé avec sa dernière lettre un petit manuscrit à Alphonse. Celui-ci avait eu un grand plaisir à le lire. Nous allons donner au lecteur communication de ce qu'il contenait, en souhaitant que lui aussi y trouve quelque plaisir.



## IV

### LES PREMIÈRES AMOURS DE CHARLES, RACONTÉES PAR LUI-MÊME.

A X.... je descends du wagon et veux entrer dans un omnibus, quand j'entends parler derrière moi la langue de mon pays. Je me retourne et suis agréablement surpris de voir une jolie petite demoiselle qui paraissait être triste et qui s'entretenait avec le conducteur. A ce dernier j'adresse une question dans le même idiome.

— Comment ! intervint alors la jeune fille, vous êtes de mon pays aussi ? j'en suis bien contente.

Le conducteur fut appelé ailleurs. Elle me regarda timidement, et d'un ton désolant me dit : — J'ai perdu mon père.

— Comment, répondis-je, perdu votre père ?

— Oui, répliqua-t-elle, nous étions ensemble dans le convoi, et à l'avant-dernière station tout le monde est sorti pour profiter du quart d'heure d'arrêt. Moi, je suis restée; et quand le train voulait partir, je vis de loin mon père accourir en toute hâte, craignant, non à tort, qu'il n'arrivât plus à temps. Je voulus sortir, mais on m'en empêcha, parce qu'il y avait trop de danger. Vous voyez donc dans quelle triste position je me trouve. Je suis séparée de mon père; je ne connais personne ici, et je suis encore à douze lieues de l'endroit où nous voulions nous rendre.

A ces mots, les larmes vinrent arroser son beau visage. Moi, en voyant cela, je pleurai aussi; elle vit ma sympathique tristesse, et s'approchant plus près : — Oh! non, s'écria-t-elle, je ne suis pas seule; car c'est le ciel qui vous a envoyé pour me protéger.

— Mademoiselle, tout ce que je puis faire, je le ferai pour vous, répondis-je.

Nous entrâmes dans l'omnibus et nous descendîmes sur une place publique quelconque, parce que ni elle ni moi nous ne connaissions la ville.

J'étais donc seul avec cette jeune fille, qui n'avait que quatorze à quinze ans, et moi je n'étais guère plus âgé qu'elle. Nous étions de jeunes voyageurs sans expérience, et nous ne savions à qui nous adresser.



— Mon père, dit-elle, ne peut plus arriver aujourd'hui, parce qu'il ne viendra plus de convoi ce soir. Nous sommes donc tout à fait seuls et abandonnés; qu'allons-nous faire?

— Marchons encore un peu, nous rencontrerons peut-être quelqu'un qui nous connaît. Je tâchai de la consoler autant que je pouvais; mais j'étais très-jeune encore, et en voyant la tristesse de celle qui était avec moi, j'étais bien triste; j'étais dans une désolation telle que je ne savais plus quoi faire. Cependant, comme elle était fatiguée, elle appuyait fortement son bras sur le mien, et je me sentais un peu mieux, car je me voyais utile près d'elle.

— Je suis bien plus affligé que vous n'êtes triste, lui dis-je, et quand je pense à cet abattement inexplicable, mes peines s'augmentent encore. Vous avez dit : « Protégez-moi; » j'y pense toujours, et comme je n'ai pas les moyens d'accomplir cette tâche, je me sens découragé comme je ne l'ai jamais été de ma vie. Vous ne savez pas comment je me trouve seul ici; je vais vous le dire, pour vous montrer que ce courage qui me manque maintenant n'est pas toujours absent. Par mes petites économies, j'avais amassé une somme de cent francs; avec cet argent j'ai quitté un beau matin, tout seul, mes parents, pour voyager un peu et aller voir le monde. Ma chère maman devait être bien

**inquiète, mais je lui ai écrit une lettre quand j'étais assez loin, et je crois qu'elle sera plus tranquille. Cependant au retour de cette escapade (je m'avançai jusqu'à ce que j'eusse dépensé la moitié de ma somme), j'ai pris un autre chemin que celui indiqué dans ma lettre. Voilà une chose dont je me repens maintenant ; car ma mère a sans doute envoyé quelqu'un après moi, et si je n'avais pas donné ces fausses indications, on aurait pu me trouver, et alors vous n'auriez pas le malheur d'être seule avec moi. Est-ce que vous pourrez jamais me pardonner cette faute?**

— **N'en parlez pas, repartit la jeune fille. Vous avez du cœur ; mais ayez le courage de croire que j'ai du cœur aussi, moi.**

**Ces paroles me fortifièrent.**

**Après avoir marché pendant quelque temps dans de mauvaises rues sans trottoirs, nous nous trouvâmes près d'une allée sombre. Il n'y avait que peu de promeneurs et la nuit était proche.**

— **Si je n'étais pas avec vous, j'aurais presque peur sous ces arbres, dit la jeune fille.**

— **Mais, répliquai-je, il y a encore d'autres personnes que moi ici pour vous rassurer.**

— **Ces autres personnes, je ne les connais pas.**

— **Mais moi, vous ne me connaissez pas beaucoup non plus.**

— Comment, dit-elle, ne pas vous connaître? Vous êtes encore mieux presque que mon jeune frère, et mon frère je l'aime beaucoup. N'est-ce pas, vous avez seize ans?

— Oui, mademoiselle.

— Mon frère en a seize aussi, mais il n'est pas si timide que vous.

— Comment! fis-je avec étonnement, on dit que je suis le plus turbulent de tous mes camarades; ma sœur, qui est comme vous, l'a dit aussi.

— Mais quelquefois vous êtes plus réservé que de coutume, comme aujourd'hui, par exemple.

— C'est vrai, aujourd'hui, mais c'est pour la première fois; je ne suis pas bien à mon aise, c'est parce que vous êtes là; mais si nous n'étions pas seuls, je serais plus gai.

— Comment, monsieur, vous me désirez loin de vous, et je n'ai que vous seul! Que ferais-je, mon Dieu! sans vous pendant la sombre nuit? Il ne me resterait plus, comme j'y pensais sur le chemin de fer, qu'à aller dans une église, pour pleurer et y rester pendant toute la nuit, jusqu'à ce que mon père vienne le lendemain.

— Oh! mademoiselle, ne dites rien de pareil. Je n'avais pas bien réfléchi à ce que j'ai dit, je ne me suis pas bien exprimé.

Je me mis à pleurer et je m'écriai : — Ah! je suis

bien malheureux ! je vous attriste toujours davantage. Je suis bien maladroit, je dis le contraire de ce que je veux dire. Pour tout au monde je ne voudrais être séparé de vous maintenant, parce que vous pouvez avoir besoin de moi. Pardonnez-moi, je ne sais ce que je dis ; je ne sais ce que je deviens.

Sur quoi, la jeune fille se mit à sourire tendrement, et me dit : — Je ne vous avais pas bien compris, mais je sens que vous ne pourriez m'abandonner et me laisser seule. Je le sais, si vous étiez avec une sœur vous seriez mieux ; croyez donc que je suis votre sœur, et alors vous serez plus content.

— Oh ! oui, puisque vous le voulez, je vous considérerai comme ma sœur ; mais ma sœur, pour sentir que je l'aime bien, il faut que je sois loin d'elle, tandis que je serais content d'être toujours tout près de vous ; il ne faut donc pas croire que je veuille être loin de vous. Cependant, quand je suis avec ma sœur, je suis mieux avec elle, plus franc ; mais avec vous je ne puis être franc, parce que je ne puis pas bien exprimer ce que j'ai en moi, je ne trouve pas les mots.

— C'est vrai, on parle autrement à son frère : ainsi, à vous il faut dire monsieur ; mais je n'aime pas dire comme cela.

— Dites Charles.

— Alors, je dirai toujours Charles.

J'aurais tant voulu savoir son nom aussi ; mais

quand je me proposais de le lui demander, elle me regarda et me dit :— Et vous, vous m'appellerez toujours votre sœur, n'est-ce pas, Charles?

— Oui, ma sœur, répondis je.

Mais en disant ce mot Sœur, je rougissais un peu, et j'étais content que la nuit, qui avait fini presque d'apporter toutes ses ténèbres, m'empêchât d'être vu.

Nous avons employé plusieurs heures à marcher dans les rues, mais nous nous étions entretenus si bien, que le temps ne semblait pas couler pour nous deux. Ma sœur, — ce nom, hélas! est aujourd'hui le seul nom que je puisse lui donner, — ma sœur, en voyant le gaz partout allumé, en fut surprise.

— N'avez-vous pas faim? me demanda-t-elle.

— Nullement, ma sœur; mais vous, vous êtes bien fatiguée sans doute? lui demandai-je.

— Je l'avais été, mais maintenant je pourrais encore marcher longtemps comme cela. J'avais froid un peu sur le chemin de fer, j'avais faim, j'étais fatiguée, mais maintenant rien ne me manque.

— Et moi, je suis parfaitement bien; je crois que je n'aurai pas faim ni froid tant que nous serons ensemble.

— Je trouve, Charles, que nous sommes très bien ensemble.

— Nous allons chercher un hôtel, et nous irons au lit sans rien prendre.

— Oh! non, Charles, restons encore; on dirait presque que vous n'êtes pas content près de votre sœur; et moi, je suis si bien près de vous.

— Comment cela! je ne l'aurais pas cru. Toutefois je crois comprendre : vous aimez à vous promener, parce que la nuit est si belle, l'air si frais, et que ces sombres allées ont un charme mystérieux qui rend votre âme contente.

— Pardon, Charles, vous vous trompez; je n'avais pas encore regardé tout cela. C'est vous seul qui me faites si heureuse.

— Vous pensez sans doute à votre frère; vous m'avez dit que vous l'aimiez beaucoup, et comme j'ai le même âge que lui....

— Mais, Charles, je ne pense pas à mon frère, mais à vous.

— Oui, mais c'est parce que vous ne connaissez nulle autre personne que moi ici.

— Et quand même je serais chez moi, en présence de mes parents, de mon frère et de mes amies, je trouverais toujours en vous quelque chose que nul autre ne possède pour moi.

— Je vois que vous voulez être reconnaissante de ce que je devais vous protéger, comme vous disiez. Je n'ai rien pu faire ni mériter, mais si l'occasion se présentait....

— Mon frère, est-ce que ton cœur n'est donc pas

comme le mien ? s'écria la jeune fille avec la plus touchante effusion. Est-ce que tu ne sens pas que tu es pour moi plus qu'un frère ? On peut avoir plusieurs frères ; mais ce que j'ai pour toi, nul autre ne peut le partager avec toi.

— Oh ! ne dites pas cela, m'écriai-je, car alors je le croirais. Oui ! je le croirais, ma sœur, et pourtant il est impossible que je sois pour vous ce que vous êtes pour moi, plus qu'une sœur, plus que....

— Charles !... m'interrompit la jeune fille d'une voix vibrante et pleine de la plus tendre émotion.

Ce seul mot me disait tant ! Et je sentis quelque chose de si célestement agréable qui coulait dans mon cœur, que ce cœur voulut s'arrêter et discontinuer ses battements. Les paroles vinrent à me manquer, et je ne pus que lui dire ces seuls mots : — Ma sœur !

En ce moment la joie et l'amour m'avaient élevé au-dessus de moi-même ; et dans cette hauteur, je restais immobile dans une oisive contemplation. Ma sœur était près de moi. Sa respiration était tremblante, elle avait la bouche entr'ouverte, et ses beaux yeux noirs brillaient comme deux flammes ; aussi, je n'osais la regarder en face, mais je dirigeais la vue de son côté.

O œil mortel ! ne cherche pas à voir jamais quelque chose de plus beau ! J'ai vu le ciel de la terre,

et le ciel d'en haut ne peut être d'une autre espèce.

Tous les deux, nous ne savions plus quoi faire. Nous étions dans le plus grand embarras, sans savoir pourquoi. Un banc se trouvait près de nous et nous engageait à y prendre place.

Assis sur ce banc, notre gêne était moins grande. Nous étions si heureux l'un près de l'autre; nous levions de temps en temps les yeux vers le ciel, et le ciel, approuvant notre innocent amour, semblait nous dire : Aimez-vous toujours ainsi, et toujours vous serez heureux.

Enfin ma sœur se tourna brusquement vers moi :

— Charles, dit-elle, tu ne me regardes pas seulement.

— Ma sœur, je n'ose, répliquai-je d'un ton ému.

— Charles, continua-t-elle, tu n'étais pas toujours si timide. Moi, j'étais toujours très réservée; toi, tu étais plus hardi. Maintenant, l'inverse a lieu; on dirait que nous avons échangé nos cœurs, que j'ai ton cœur, et que toi, tu as le mien.

— Oui, ma sœur, je sens que j'ai perdu mon cœur, mais si tu as trouvé ce cœur que j'ai perdu, conserve-le toujours.

J'avais dû faire des efforts pour la tutoyer; aussi étais-je bien content d'avoir dit ce que je voulais dire.

J'eus la hardiesse alors de la regarder en face,



mais quand elle jetait ses regards sur moi, je dus baisser les miens.

C'était pour la première fois que je l'avais bien vue et contemplée. Oh ! elle était belle ! Ses yeux noirs, quand ils me regardaient, semblaient absorber tout mon être et lui infiltrer un certain fluide qui l'embaumait et l'aurait conservé intact pour toujours. Si elle me regardait toujours, je crois que jamais je ne pourrais changer, ou changer seulement pour me sublimer davantage sous sa céleste influence.

Comme l'eau s'évapore au soleil, ainsi le regard de celle que vous aimez, ce regard rayonnant d'amour, vous désorganise et vous décompose à l'infini. Sous la chaleur de cet incandescent amour, votre existence devient d'abord plus ténue, plus flexible ; ensuite, vous vous fondez, en quelque sorte, pour vous adapter mieux à cette autre existence que vous aimez, pour couler plus librement au gré de ses doux caprices, pour vous incruster dans elle, remplir ses creux et devenir son complément ; enfin, tout se spiritualise en vous, pour vous lier, vous combiner le plus intimement possible à cet autre être, pour vous confondre tout à fait avec lui et pour faire de deux existences une seule existence.

La lune nous éclairait et les nuages envieux venaient de temps en temps la couvrir, comme pour

l'empêcher de voir notre bonheur. Quelques grands arbres étaient autour de nous ; ils semblaient ne vouloir se remuer, pour ne pas troubler notre joie. Leur feuillage était vert comme étaient pleins d'espoir nos deux jeunes cœurs qui tremblaient l'un pour l'autre. Nous imitions le silence qui régnait autour de nous ; mais ce silence même parlait à nous, nous parlait des mystères de l'amour, mais au cœur : l'esprit n'y comprenait rien.

Ce long silence, qui aidait à calmer un peu nos âmes brûlantes, ma sœur vint le rompre la première.

—Je désire encore une chose, me disait-elle, c'est que tu sois aussi content, aussi heureux que moi je le suis. Il me semble que je possède tout le bonheur qui est sur le monde, et qu'il n'en reste plus pour les autres. Mais je veux partager avec toi, Charles, et alors la moitié que je te donnerai sera pour moi comme si je la possédais encore, puisqu'elle sera à toi.

—Et tu auras la première moitié pour toi seule ? lui demandai-je en souriant.

—Ah ! non, nous partagerons encore. Mais, dit-elle après quelques moments de réflexion, le partage n'est pas même nécessaire, puisque tout ce que j'ai est à toi tout entier : je n'en ai plus besoin, si tu le possèdes.

—Et moi, je te donnerai aussi tout ce que j'ai; je dois donc te rendre d'abord tout ce que tu m'as donné, c'est-à-dire le tien, et ensuite le mien, tu l'auras en sus.

—Mais alors, Charles, tu n'aurais plus rien.

—Pardon, ma sœur, j'aurai encore le tout, puisque tu l'auras.

—Oh! non, cela ne va pas.... Ah! j'ai trouvé, Charles : voici comment nous nous arrangerons. Nous dirons : toi tu n'as rien, et moi je n'ai rien ; mais nous, nous avons tout.

—Cela est parfaitement juste, ma sœur.

Elle laissa tendrement reposer ses regards sur moi, et alors, pour la première fois, je pus soutenir sa vue pendant quelques instants. De ces deux regards qui se rencontraient et s'entre-choquaient, naquit une félicité ineffable. Par nos regards qui s'entremêlaient, nos deux êtres semblaient être liés ensemble et s'attirer mutuellement. Aussi nos deux têtes s'inclinèrent sous cette force attractive, et nos deux âmes semblèrent sortir par les yeux pour aller s'embrasser.

—N'est-ce pas, Charles, me disait la jeune fille, quand je serai triste une fois, tu me regarderas dans les yeux comme cela, et toute affliction sera chassée?

—Oh! ma sœur, m'écriai-je, sans répondre à ce qu'elle me disait, je comprends maintenant notre curé,

quand il dit que l'intuition de Dieu fera principalement notre béatitude dans le ciel. Mais quand nous y serons une fois, nous n'aurons plus besoin de nos yeux pour que nos âmes se voient. Les yeux ne sont que les messagers des âmes, et comme leur rencontre nous fait déjà jouir tant, qu'allons-nous ressentir, si nos âmes elles-mêmes peuvent se toucher et se parler leur langage céleste ?

— Dieu est bon, Charles, il nous voit et doit être content de nous voir si heureux ; mais ne parle pas du ciel, car on pourrait croire que là notre bonheur sera plus grand encore, et alors cette pensée viendrait diminuer celui que nous possédons maintenant. — Cependant Charles, ce que je désire encore, c'est que ma mère soit ici pour me voir si heureuse.

— Moi, je ne le voudrais pas, car alors je n'oserais plus te dire tout ce que je pense.

— Comment cela ?

Un homme passait justement non loin de nous, et nous discontinuâmes notre entretien, parce que sa présence nous incommodait.

— Oui, je sens, reprit alors la jeune fille, que toi seul tu peux bien me comprendre ; si un autre m'écoutait, je ne dirais pas tout, de peur qu'il ne me comprît pas.

Il était tard déjà ; nous restâmes encore quelque temps assis silencieusement sur le banc rustique de

la verte allée. Nous regardâmes le ciel pour avoir l'occasion d'échanger furtivement des œillades qui brillaient d'amour et faisaient rire notre cœur.

Nous nous levâmes après quelques moments de silence, et nous entrâmes dans le premier hôtel que nous rencontrâmes dans la rue.

La dame de la maison nous disait : — Nous avons deux chambres communiquant ensemble; cela vous conviendra sans doute?

— Parfaitement, répondis-je.

— Mademoiselle est sans doute votre sœur? continua-t-elle, en s'adressant à moi.

A cette question je rougis, et comme je tardais à répondre : — Oui, madame, intervint ma prétendue sœur, monsieur est mon frère.

On nous assigna notre gîte au troisième étage. La jeune fille prit l'une des deux chandelles qu'on nous avait laissées, et alla visiter la deuxième chambre. Elle ne communiquait qu'avec la première pièce; mais il y avait une seconde porte contre laquelle était appuyée une commode. En partant, le domestique nous avait assuré que cette porte était condamnée à rester toujours fermée, et que de l'autre côté il y avait une armoire pratiquée dans l'embrasure. Cette explication avait contenté ma sœur.

— Je choisis la deuxième chambre, me dit-elle. Ta porte, il faut la fermer à clef, n'est-ce pas?

— Et la tienne, ma sœur, il faut la fermer aussi, lui dis-je, sans savoir pourquoi je lui donnais ce conseil.

Je fermai ma porte, et en même temps j'entendis fermer celle par laquelle nos deux chambres communiquaient ensemble.

Sur cela, je voulus m'apprêter à me mettre au lit; mais j'entendis bientôt ma petite sœur qui retourna brusquement la clef de la porte de séparation, et en l'ouvrant : — Comment, dit-elle, peux-tu m'engager à m'isoler ainsi? Si quelque chose m'arrivait, tu ne pourrais pas venir à mon secours.

Elle entra dans ma chambre.

— Je voulais dire mes prières du soir, continua-t-elle, mais j'aimerais mieux que tu les dises avec moi; nous les réciterons à demi-voix.

— Ma sœur, je suis charmé de cette idée.

— Hé bien! Charles, mettons-nous à genoux sur le tapis qui se trouve devant ton lit, et alors toi tu prieras pour moi, et moi je prierai pour toi.

Le désir de ma sœur fut sur-le-champ accompli, et nous priâmes ensemble.

Ma mère m'avait dit souvent : — La prière est un don du ciel bien précieux. C'est le viatique qu'a reçu l'âme en entrant dans le corps, et qui sert à la nourrir pendant le voyage. Quoi de plus doux que de parler cordialement à son ami? Celui qui prie

s'entretient avec Dieu. Il est heureux, celui qui peut bien prier, car il a un cœur pur.

C'est alors surtout que je sentis que ces paroles de ma mère sont vraies ; je me rappellerai toujours cette prière. Mon âme devenait plus vivace , plus expansive ; j'ai cru sentir qu'elle faisait des efforts pour sortir du corps, sa prison. Par cette prière ma chair semblait devenir moins lourde, elle semblait être volatilisée par mon âme fervente et vouloir s'envoler avec elle.

Cette prière purifiait mon cœur et me remplissait d'un bonheur inexprimable. Quand je pense à ma sœur, encore aujourd'hui, je ne puis m'empêcher de songer à cette prière, et je désire pouvoir la réciter encore une seule fois avec elle, pour pouvoir bien mourir.

— Mon frère, dit-elle après s'être relevée, mettons-nous au lit maintenant ; tu dormiras bien , car Dieu me l'a promis quand je priais.

Elle entra dans sa chambre en laissant la porte entr'ouverte.





## SUITE DU MANUSCRIT DE CHARLES.

J'avais peine à m'endormir, tant j'étais troublé par un plaisir qui m'avait été inconnu jusqu'alors, plaisir dont je n'ai que peu joui et qui a rendu triste ma vie entière. J'ai goûté une fois du vrai bonheur, et depuis, à chaque moment, j'ai pu sentir que toutes les autres joies ne sont que de vaines ombres ou des caricatures diaboliques de la vraie félicité.

Comme mon corps, mon âme était mollement étendue dans les délices d'un repos et d'une quiétude agréables; mille choses pleines des charmes les plus délicats semblaient partager ma couche avec moi; mille figures souriantes voltigeaient autour de moi; mille voix harmonieuses me parlaient de toutes

les belles choses que désire entendre un amour chaste et pur. Autour de moi tout s'embellissait, et mon imagination trouvait mille couleurs variées pour peindre le bonheur de ma position; mille rêveries me berçaient, toutes étaient brillantes et riches en folles illusions : oui, elles étaient folles et vaines, cependant le bonheur qu'elles causaient était réel.

Mais, en général, tout ce que je pensais, tout ce que mes sens surexcités semblaient voir, entendre, sentir, tout se rapportait à ma sœur, comme au centre de mon monde entier. Si quelque chose était beau, je m'en réjouissais, parce que cela pouvait lui plaire et lui être agréable. Toutes les historiettes que je bâtissais dans l'avenir avec les fragiles matériaux de ce qui était alors possible pour moi, étaient arrangées tout exprès pour elle : elle n'y devenait active que pour devenir contente et joyeuse.

.... O ciel de mon jeune âge, tu étais bien beau, quoique formé avec une enfantine simplicité. Oui, il était réellement beau, car tout le bonheur que j'ai encore maintenant n'est composé que des souvenirs de ces quelques moments que j'ai passés avec celle que je nommais innocemment ma sœur.

Comme j'étais très-fatigué, je dormis profondément; mais tout à coup mon sommeil devint inquiet, un malaise inconnu se déclara en moi et je m'éveillai. Je fus désagréablement surpris d'entendre sur mon

lit une haleine qui se mouvait par soubresauts. Il faisait bien obscur, mais je reconnus à l'instant que c'était ma sœur qui, troublée par quelque anxiété, était venue près de mon lit pour y chercher secours. Elle avait posé la tête sur mon oreiller, et allongeait les bras vers moi. Quand elle me vit éveillé, elle saisit ma main et dit : — Maintenant que tu ne dors plus, je n'ai plus peur.

C'était pour la première fois que je touchais ces jolies mains, aussi je les pressais dans les miennes avec volupté. Je fus tranquilisé en voyant que toutes ses craintes étaient dissipées, et je demandai quelle en avait été la cause.

— J'ai été éveillée en sursaut, dit-elle, par un bruit confus qui se faisait derrière cette porte contre laquelle est appuyée la commode. Craignant que quelqu'un ne voulût entrer par là dans ma chambre, j'ai pris la fuite; mais comme je n'entendis plus rien quand j'eus été près de ton lit, je ne voulus pas interrompre ton sommeil.

Je tentai de me lever pour aller voir dans sa chambre, et apprécier le danger qu'elle avait couru, mais elle ne voulut pas le permettre.

— Je resterai encore un peu ici, dit-elle, et si nous n'entendons plus rien, je retournerai dans mon lit. — Écoute un peu ! s'écria-t-elle après quelques instants, quelqu'un se remue dans cette chambre.

Effectivement, il y avait dans la pièce voisine une personne qu'on entendait marcher de temps en temps. Mais j'ai bientôt pu me convaincre, par l'espèce de bruit qui s'y faisait, que c'était notre voisin qui se préparait à aller au lit, et il exécutait cela d'une manière plus ou moins scandaleuse. L'incident s'expliqua donc bien simplement ; néanmoins je n'eus garde de communiquer entièrement mes idées à ma sœur, j'aimai mieux la retenir encore un peu près de moi.

Nous devînmes silencieux tous les deux, et après quelque temps je sentis, par les mains de la jeune fille que je serrais étroitement, qu'elle commençait à s'endormir. Son corps était à moitié couché sur le lit et ses pieds touchaient à peine le sol. J'approchai un peu ma tête de la sienne et j'entendis sa douce haleine se mouvoir uniformément. La respiration était le seul signe de vie qui se manifestât en elle ; aussi n'avais-je jamais vu que le sommeil ressemble de si près à la mort. L'idée de mort me vint à l'esprit : — Mais, pensai-je en moi-même, est-ce que le cœur s'endort aussi ?

Pour m'assurer de ce fait, je cherchai d'abord la place où se trouve mon propre cœur, et ensuite je posai le plus doucement possible la main sur celui de ma sœur. Je fus ravi de m'apercevoir que ce cher cœur battait toujours.

En ce moment, la lune, chassant l'obscurité et dissipant les nuages, répandit ses clartés sur cette belle tête qui reposait près de la mienne. Et je pus l'admirer à mon aise. Ses boucles noires étaient défaites à moitié; elles couraient irrégulièrement sur ses joues arrondies et son cou de neige, et venaient se replier gracieusement sur l'oreiller. Je contemplai toutes les beautés de forme que présentaient ces traits chéris, et je pensai que cette âme qui se trouvait invisiblement sous cette belle forme, devait être plus belle encore que tout ce qu'on voyait.

J'étais bien heureux, mais je trouvai bientôt qu'il me manquait quelque chose :— C'est par les yeux, me disais-je, qu'on peut voir dans l'âme; si je pouvais encore voir ses yeux maintenant, je serais tout à fait content.

Après quelques instants, mon désir fut accompli. car elle se réveilla. Elle ouvrit ses beaux grands yeux noirs, et son premier regard, elle le jeta sur moi, en souriant et en pressant mes mains.

Elle ne parla d'abord pas et continua à me regarder tendrement. Tout à coup, elle fit un mouvement brusque vers moi.

—Tu ne dormais donc pas, mon frère? commença-t-elle?

—J'avais tant de plaisir à te voir!

—A me voir dormir comme cela, n'est-ce pas ? Je ne sais comment j'ai pu m'endormir ainsi. Mais, Charles, j'ai fait un beau rêve. Nous étions seuls dans un grand jardin ; j'avais une belle rose à t'offrir, mais quand je me suis approchée de toi, tu voulais me la prendre ; et alors j'ai brusquement retiré la main, mon bras s'est heurté contre un arbre, et par ce choc toutes les feuilles se sont détachées de la fleur et sont tombées sur le sol. Sur cela je me suis éveillée.

—Ainsi, moi, je n'ai pas reçu la rose que tu as voulu m'offrir ? Ce rêve ne me plaît pas trop, ma sœur.

—Mais nous étions si bien dans ce jardin, continua-t-elle ; il y avait tant de belles choses!...— Je n'y pense pas, dit-elle en se relevant brusquement ; je dois cependant retourner à mon lit. Tu n'as plus rien entendu ?

Je lui affirmai qu'il n'y avait nul danger à courir ; je la priai d'accepter mon lit, tandis que j'irais occuper le sien. Elle ne voulut pas le permettre, et retourna dans sa chambre. Elle dormit bien jusqu'au lendemain, ainsi que moi.

Il était déjà tard, le matin, quand je fus éveillé par la voix de ma sœur.

—Habille-toi vite, me cria-t-elle de sa chambre ; nous irons voir à la gare si mon père n'est pas encore arrivé.

A la station , on nous dit que le premier convoi était arrivé déjà et qu'un deuxième arriverait dans quelques heures. Nous retournâmes à l'hôtel pour déjeuner et faire notre compte. Les quelques heures qu'il nous fallait attendre encore , nous les employâmes à visiter la ville. Mais , en réalité , nous ne nous occupâmes guère à admirer ce qu'il y avait de beau à voir ; notre cordial entretien nous fit oublier tout ce qui était hors de nous.

Nous retournâmes à la station ; mais son père n'était pas venu par le convoi. Il était donc à présumer qu'il était arrivé par le premier ; de sorte que probablement il devait déjà avoir quitté la ville. Nous trouvâmes une diligence qui allait à \*\*, la ville que je devais traverser pour retourner près de mes parents , et qui était en même temps celle où ma sœur devait trouver les parents qu'elle voulait aller voir avec son père. Nous y prîmes place.

Nous avons dû rester dans cette voiture pendant la plus grande partie de la journée ; mais nous étions si contents d'être ensemble que le temps ne nous parut nullement long. Je ne puis rapporter tout ce dont nous avons parlé ; mais je me rappelle encore très bien de chaque mot qu'elle m'a dit. Je vais me borner à raconter un seul incident qui nous est arrivé.

Ma sœur était placée près de la portière, et moi

j'étais assis à sa gauche. Il y avait quelque chose d'intéressant à voir sur la route : — Viens vite, s'écria ma sœur ; viens voir !

Je m'approche brusquement ; mais quand je veux regarder simultanément avec elle par l'étroite portière, ma joue touche la sienne. Par ce contact, je fus saisi d'une émotion étrange ; la pensée me vint qu'elle pouvait croire que j'avais fait cela exprès. Je rougis ; et quand je la vis rougir aussi, je fus tout honteux et je baissai mes regards.

Je n'ai jamais pu comprendre cela. J'ai toujours cru qu'un baiser était une chose bien naturelle ; mais pourquoi ai-je rougi ? Voici comment je m'explique la chose. L'amour n'est qu'un lien purement spirituel ; c'est comme un objet saint, une relique : on n'y met pas la main, comme étant indigne. Ainsi, l'objet d'un amour pur ne supporte pas le moindre contact charnel sans être dégradé un peu.

Après une longue marche, nous arrivâmes près de la ville de \*\*\*. Tout à coup, je vis ma sœur bondir sur son siège, regarder par la glace, en faisant des signes avec la tête et la main. Elle se retourna vers moi : — C'est ma tante, dit-elle, qui est venue à ma rencontre avec mes cousines.

Au même instant, la diligence s'arrêta, et la portière s'ouvrit pour laisser sortir la jeune fille.

— Adieu, mon frère, adieu Charles, dit-elle en



soupirant; et elle s'élança dans les bras de sa parente.

Quand la voiture se remit en marche, je regardai par la portière, et nos regards se croisèrent encore une dernière fois. Ses beaux yeux se dirigèrent ensuite vers le ciel, et avec son mouchoir elle cacha son visage.

A ce mouvement, je ne pus retenir mes larmes; mais je ne pouvais pleurer à mon aise, parce que je n'étais pas seul. Je voulus la voir encore une fois, quelques moments après, mais la voiture était déjà trop avancée.

Jamais je n'ai plus revu cette personne, l'ange de ma vie. Chaque matin j'espère la retrouver quelque part, mais toutes mes recherches ont été vaines. Mes souhaits, quoique déçus chaque jour, ne cessent cependant de devenir continuellement plus ardents; et l'espérance de la revoir est l'unique consolation que me présente la terre; aussi c'est la seule cause qui me fasse désirer que ma misérable vie se prolonge encore.

Je me dis souvent : Si tu savais seulement le nom de celle que tu cherches, tu pourrais l'appeler, et alors elle pourrait plus tôt venir à ton secours et raviver ton âme; mais un fatal destin a voulu que je ne connusse d'elle que son cœur qui ne s'endort pas. J'ai vu ce cœur, qui est pur et limpide comme le dia-

mant, j'ai vu sa candeur, et je sais ce qu'il vaut. Aussi, je n'oublierai jamais qu'elle était belle, je me rappellerai toujours ses grands yeux noirs; mais ce que je ne voudrais plus savoir, c'est qu'elle m'a nommé son frère et qu'elle m'a dit que j'étais pour elle plus qu'un frère. — Oui! elle m'aime réellement. Je vais encore rapporter un fait dont je n'avais rien dit et qui prouve qu'elle ne m'oublie pas. Quand nous étions assis sur ce banc, au clair de la lune, je vis à mes pieds quelques touffes isolées de verdure et j'aperçus un petit myosotis. Oh! quel bonheur de pouvoir dire ce qui arriva alors! Elle a accepté le *vergiss-mein-nicht* que je lui ai offert, et elle l'a accepté en rougissant. Sa robe formait un large pli à l'endroit du cœur, c'est là qu'elle l'a caché en soupirant.

O mon Dieu! si elle ne m'aimait pas, je serais content; mais la pensée qu'elle se souvient toujours de moi, qu'elle m'appelle Charles! de ce nom qui est mon nom véritable, cette pensée me chagrine comme nulle autre ne pourrait le faire.

Toujours je pense à elle, et souvent je la pleure; mais j'étends les bras vers le néant, ma bouche ne prononce aucun nom. Elle pleure peut-être aussi, mais elle peut crier : Charles! et moi, malheureux! je ne suis pas là pour répondre et pour effacer les larmes qu'elle verse pour moi. Ce nom, elle y atta-

ne ses plaintes et ses douleurs. Elle retiendra toujours ce nom, mais si elle ne le connaissait pas, elle n'oublierait plus vite; et alors ses peines ne seraient pas de si longue durée, et moi, je ne souffrirais pas tant.

Depuis longues années, j'avais cru qu'avec le temps elle s'effacerait de ma mémoire, au moins partiellement. Mais je me suis trompé, et j'ai pu voir qu'un premier amour ne s'oublie jamais. Gratte le temps tant qu'il voudra, il n'effacera pas ses vestiges; il anéantira plutôt ce cœur qui le contenait que les traits impérissables qui l'y retraçaient: il est comme l'âme de ce cœur, l'âme immortelle de ce cœur fragile.

Ma sœur m'avait à peine quitté que nous entrâmes dans la ville. Je n'y pouvais rester longtemps, et le lendemain j'étais au sein de ma famille, qui fut contente de m'avoir retrouvé.



## V I

Le manuscrit dont nous venons de communiquer le contenu au lecteur plaisait beaucoup à Alphonse ; il trouvait des charmes dans ce récit et pensait souvent à la sœur de son ami. Un jour qu'il était seul avec sa cousine :

— Je vais me créer des occupations, lui disait le sentimental jeune homme ; si j'allais me mettre à écrire un petit roman, qu'en dites-vous ? J'ai entendu dernièrement une petite histoire qui prêterait bien à se transformer en roman.

— Mais racontez-moi cela, mon cousin ; si vous le faites, je vous dirai aussi quel plan j'adopterais, moi, si je voulais écrire un roman.

— Je regrette bien. Justine, que je ne puisse vous

contenter ; c'est un secret qu'un ami m'a confié. Mais je pense que vous ne voulez pas mettre de conditions aux bienveillants conseils que vous pouvez me donner sur le plan à adopter ici. Vous avez votre plan, dites-vous, veuillez donc m'en faire part.

—Alphonse, je suis dans la même position que vous. Pour vous le dire, je devrais, moi aussi, dévoiler un secret.

—Eh bien ! n'en parlons plus. Cherchons ailleurs. Tâchons de composer une petite nouvelle où tous les secrets seront respectés. Vous êtes si inventive, trouvez-moi quelque bonne idée.

—Un naufrage qui jette un jeune homme et une jeune fille sur une île déserte.

—Cela ne serait pas mal, mais pour cela il faudrait avoir voyagé.

—Est-ce que vous aimez mieux prendre deux enfants perdus, qui ont été élevés dans la même maison ou dans la même institution.

—J'aimerais mieux, reprit Alphonse, chercher un sujet dans la vie tout à fait ordinaire. Ainsi, il y a deux jeunes cœurs qui se rencontrent fortuitement dans un lieu quelconque. La fille est dans la nécessité d'implorer le secours du jeune homme ; celui-ci s'acquitte merveilleusement bien de son devoir. On commence alors à s'aimer, et l'on finit tout paisiblement par se marier.

— Mais il faudrait y semer quelques petits incidents, pour que la matière ne fût pas trop aride.

—Oui! Ainsi, par exemple, on met les deux amants ensemble dans une diligence, et pour voir quelque chose qui se trouve au dehors, ils se précipitent tous les deux ensemble vers la portière, et alors leurs deux joues brûlantes se touchent.... involontairement. De cette manière le premier baiser serait donné déjà.

—Mais, Alphonse, pourquoi les mettre justement dans une diligence?

—J'ai dit diligence, ma cousine, je ne sais au juste pourquoi. Mais, voyez-vous, nous voulons quelque chose de tout à fait ordinaire, et réellement cette espèce de véhicule est ce qu'il y a de plus ordinaire. Ensuite, continua-t-il, qu'est-ce qu'on pourrait faire encore des deux amants? Est-ce qu'il ne serait pas plus poétique de supposer que le jeune homme ne connaisse pas le nom de la personne qu'il aime, et qu'il la nomme sa sœur?

Justine ne répondit rien. Ses yeux noirs se baissèrent, et elle devint pensive. Si Alphonse avait bien regardé, il aurait même pu voir la rougeur colorer légèrement le beau front de sa cousine.

Alphonse continua de compléter son projet de roman, mais M<sup>lle</sup> Moulinville ne lui prêta plus la même attention qu'avant.

— Mon cousin, lui dit-elle à la fin, est-ce que dans cette histoire qu'un ami vous a confiée en secret, il n'y a pas une jeune personne qui, voyageant sur le chemin de fer, est séparée de son père par un accident; et, se trouvant seule à la gare, il se présente à elle un jeune homme nommé Charles?

— Oui! vraiment, s'écria le jeune homme tout étonné. Comment pouvez-vous savoir cela? Il est pourtant impossible que vous ayez lu le manuscrit de Charles, car le voilà, je l'avais toujours dans ma poche. Comment est-il donc possible....

— Une amie me l'avait raconté.

— Et, ma chère cousine, vous pourriez me dire quelle est cette personne que cherche mon ami?

— Oui, répondit la jeune fille interdite, dès que votre ami sera ici, je le mettrai sur la bonne voie pour la chercher.

— O ma cousine, comme Charles va être reconnaissant envers vous! Vous ferez de lui le plus heureux des hommes. Vous lui rendrez son bonheur; car voyez avec quelle chaleur il s'exprime. Puisque vous êtes dans le secret, je puis vous montrer cela, je pense.

En disant cela, Alphonse commença par lire un passage du manuscrit; et, sur les demandes répétées de Justine, il ne finit que quand il eut tout lu.

La jeune fille se trouva sous le coup d'une émo-



tion puissante, qu'elle réussit pourtant à cacher presque complètement à son cousin. Elle chercha un prétexte pour le quitter, et quand elle fut seule, ses sentiments purent s'exprimer librement.

Le lecteur aura sans doute deviné que Justine est celle qu'aimait M. Charles Favrol.

— Je l'ai donc retrouvé, mon sauveur ! s'écria-t-elle. Charles viendra voir Alphonse dans quelques jours, et alors... Oh Dieu ! je pourrai le voir grand... plus grand d'amour qu'il n'était. Et ce n'est pas un rêve que je fais cette fois-ci !

Le radieux bonheur qui illuminait son intérieur sortait par toutes les issues de son âme, et les larmes que versaient ses beaux yeux noirs étaient des larmes de joie.

— Oh ! que je suis heureuse ! s'écria-t-elle. Et ces mots furent répétés par tous les échos de son vaste cœur, cœur qui fut encore agrandi, en ce moment, par le tendre enthousiasme qui l'exaltait.

— Quel fortuné hasard n'est-ce pas, ajouta-t-elle, que celui qui m'a fait voir ce manuscrit de Charles ! Il n'a pas oublié la moindre chose, et pourtant il y a si longtemps que cela est arrivé. Et moi qui croyais l'aimer ; mais si l'on nomme cela aimer, comment nommera-t-on cet amour qui chez lui est bien plus grand que le mien ? Oh ! que je suis heureuse ! continua-t-elle après quelques instants de silence.

Et encore si je n'étais pas forcée de me réjouir seule de mon bonheur ! Mais je ne puis rien dire à ma mère, parce qu'elle me parle chaque jour de mon futur mariage avec Alphonse. En parler à Alphonse, c'est ce que je ne puis faire, je ne sais pourquoi. Mais en confiant un secret à lui, il agirait comme il a agi envers son ami ; car il est bien vrai qu'il n'aurait pas dû me lire le manuscrit de Charles. C'est le meilleur homme du monde, un cœur bien sensible băt dans sa pöitrine, mais il est un peu étourdi et trop fougueux. Si j'allais voir M. Névard ? Oui, c'est cela ; j'y cours.

La demeure du vénérable curé était à deux pas seulement de celle de M<sup>me</sup> Moulinville ; et en traversant le jardin, on pouvait communiquer presque directement avec la terrasse qui bordait la face latérale du presbytère. C'est là le chemin que choisit M<sup>lle</sup> Moulinville pour aller trouver le digne prêtre qu'elle voulait faire son confident, et près duquel son cœur pourrait s'épancher en toute liberté.

Elle trouva le vieillard occupé à soigner les quelques fleurs qu'il possédait. La jeune fille aux yeux noirs s'annonça bruyamment et de loin ; elle avait pris une allure où se peignait une gaieté franche et hardie ; son vieil ami avait peine à reconnaître en elle cette jeune fille toujours timide et réservée sans cesse

qu'il aimait de tout son cœur et qu'il nommait quelquefois sa fille. Il fixa les regards sur elle :

— Mademoiselle!... fit-il d'un ton ébahi ; et il ne continua pas.

— Monsieur le curé, reprit-elle vivement, je vous parais drôle aujourd'hui ; mais permettez que je m'explique. Je suis heureuse comme je ne l'ai jamais été de ma vie. Vous me croyiez mélancolique par caractère ? Non. Mais je devais me cacher toujours et me contraindre, parce que j'étais contrainte de cacher un secret qui pesait lourdement sur ma chétive âme et qui la rendait malheureuse. J'ai été pensive et triste, mais toutes mes pensées, toute ma tristesse n'avaient qu'une visée unique. Un jeune homme....

— Justine, je vous comprends, l'interrompit M. Névard. Entrons dans la maison. Soyez sincère avec moi, car vous savez combien je m'intéresse à vous.

On entra. M<sup>l</sup><sup>le</sup> Moulinville raconta toute l'histoire de son cousin. Elle déposa le secret de sa vie en lieu sûr ; car jamais homme plus estimable n'aurait pu mériter mieux la confiance de cette aimable jeune fille que cet octogénaire vénérable.

Quand il entendit les accents si vrais de ce cœur aimant, et vit combien étaient purs les liens qui l'unissaient à Charles, le jeune homme chaste et

timide ; quand il entendit raconter les faits si simples de cette vie innocente , qui n'était remplie que par ces douces plaintes que sait si poétiquement former le naïf langage de la jeunesse ; quand il écouta cette voix angélique qui prenait le ton de la désolation pour expliquer combien souffre celui qui aime quand il est séparé de celui qui est aimé, il fut touché profondément. Il lui sembla voir et sentir en quelque sorte monter vers le ciel les saintes effluves de cette âme candide qui gémissait seule et n'avait personne pour la consoler, mais que Dieu entendait ; à la vue de ce tableau si émouvant que le noble et charitable cœur du prêtre peignit, avec les couleurs les plus pures, sur le fond sans tache de sa grande âme. à la vue d'un tel spectacle, le bon vieillard retrouva ses larmes et pleura d'attendrissement.

Le curé se cacha la figure, et Justine interrompit son récit.

— Pourquoi pleurez-vous , Monsieur Neyard ? lui demanda-t-elle. Ne soyez plus triste maintenant , toutes mes larmes sont écoulées, la joie seule est restée.

— Mademoiselle , répondit le vieillard , je me trouve ému. Je sens quelle grande chose est l'amour. Dieu qui voyait votre détresse devait être touché aussi.

-- Oui , j'ai été bien malheureuse ; mais mes mi-

sères passées ne serviront maintenant qu'à agrandir mon bonheur présent.

— Et vous dites que M. Favrol viendra dans quelques jours? Mais ne faut-il pas auparavant parler à votre mère de cet amour que vous n'auriez jamais dû lui cacher?

Justine pria instamment M. Névard de n'en rien dire avant que Charles ne fût arrivé, et le supplia de laisser à elle seule le soin de dévoiler le tendre mystère qu'elle avait si longtemps recélé dans les plus intimes profondeurs de son cœur.

Quand M<sup>lle</sup> Moulinville revint près de sa mère, celle-ci remarqua dans sa fille un changement dont elle ne pouvait se rendre compte.

— D'où viens-tu? lui demanda-t-elle d'un air inquiet.

— Maman, je reviens de chez M. Névard. J'ai marché un peu trop vite, c'est pour cela que tu me trouves toute palpitante.

La jeune fille se trompait elle-même, car elle se trouvait réellement souffrante. La nouvelle si agréable qu'Alphonse lui avait apportée, sans le vouloir, en lui montrant le manuscrit de Charles, avait trop subitement saisi sa débile personne. Cette âme si sensible avait été trop rudement secouée par une révélation si inattendue. Aussi, la faible constitution de Justine fut ébranlée et ne put résister à un coup si

fort ; elle devint malade, la trop sensible amante, et dut garder le lit de temps en temps.

Cet état continua sans empirer pendant plusieurs jours, mais tout le monde se trouva fort inquiet. La mère ne quittait presque jamais sa fille. Alphonse, en voyant sa cousine dans cette position, fit pour elle tout ce qu'il pouvait faire ; et en admirant la douceur et la résignation de la jeune fille, il apprit à l'affectionner chaque jour davantage. Le vénérable curé, qui en savait plus que tout autre sur l'état moral de la malade, ne manqua pas de venir la voir le plus souvent possible. Quand il se trouvait seul avec elle, il l'engageait à faire part à sa mère de ce secret qu'elle n'avait confié qu'à lui seul ; il lui disait que cela aiderait peut-être à lui faire recouvrer la santé. Mais la jeune fille s'obstina à vouloir garder le silence jusqu'à ce qu'elle eût parlé à Charles lui-même.

## VII

Ce fut pendant la maladie de M<sup>lle</sup> Moulinville qu'arriva de Paris l'ami qu'attendait depuis longtemps Alphonse. Le jeune homme était dans un extrême contentement de voir Charles. Il pouvait maintenant épancher son cœur tout entier. Il était de sa nature très communicatif, et à présent il usait largement de son ami pour le constituer le dépositaire de ses pensées les plus intimes. Charles était près de son ami sentimental le récipient qui recueillait la charmante poésie que distillait le cœur le plus chaud et que pleurait la plus tendre des âmes.

Charles se trouvait très heureux d'avoir un tel ami, et s'il avait pu savoir que la jeune personne malade dont il entendait parler, la cousine de ce

même ami, elle qui demeurerait dans la même maison que lui, était cette sœur qu'il cherchait depuis si longtemps, s'il avait pu savoir cela, son bonheur eût été plus grand encore.

Nous allons abandonner pour quelque temps la jeune fille malade et ceux qui l'entouraient, pour nous occuper uniquement de ce que vont faire nos deux amis.

Ils se promenaient dans les champs, quand Charles disait à Alphonse : — J'invoque notre amitié pour réclamer une dette que tu dois me payer. Tu as parlé dans tes dernières lettres d'un amour que tu as eu dans ta première jeunesse; tu ne m'en as pas dit grand'chose; est-ce qu'il y aurait quelque indiscretion de ma part, si je venais te prier de contenter ma curiosité d'ami?

— Mon cher, repartit Alphonse, c'est juste; nous allons nous asseoir dans la verdure qui se trouve là-bas près de ce grand arbre, et alors je t'ouvrirai mon cœur et te le montrerai tout entier.

Les deux amis se dirigèrent vers le lieu indiqué, et quand ils eurent pris place, Alphonse commença ainsi :

Il y a longtemps que mes beaux jours sont passés. J'ai aimé une femme, Charles; j'en ai aimée comme je t'aime, toi, maintenant; cette femme était jeune alors et belle; son nom est Rose. Rose est le nom d'une



fleur ; les fleurs sont passagères : il n'y a que l'immortelle qui ne se fane pas.

Charles, je vais te raconter quels ont été les premiers élans passionnés de mon cœur ; je vais retourner dans le champ fleuri de mon passé, j'y retournerai avec délices ; accompagne-moi, nous visiterons un beau pays, un paradis, mais c'est un paradis terrestre, un paradis peu durable. J'ai regret que ces heures de béatitude soient écoulées ; mais les souvenirs qui m'en restent me procurent encore maintenant un vrai bonheur. — O mon Dieu ! elle petillait si joyeusement, la flamme de ce premier amour, et maintenant encore que je me propose d'y faire retourner mes pensées, je crois que quelque chose est resté de ce feu trop vif qui a calciné mon cœur.

Rose était âgée de treize ans quand je la vis pour la première fois ; moi, j'avais le même âge qu'elle. J'étais bien timide, et elle était plus timide que moi. Nos regards se rencontrèrent furtivement : elle était si attirante, et de prime abord elle m'attira.

Son angélique figure était de forme ronde. La candeur brillait dans ses beaux grands yeux ; son front élevé, encadré dans sa chevelure d'ébène, annonçait le siège de hautes qualités intellectuelles. Sa bouche fine et petite semblait être faite pour y apposer d'innocents baisers : un amant, si la fortune avait voulu le favoriser, aurait pu y cueillir un délire de bon-

heur. Ses yeux, quand ils parlaient, sa bouche, même quand elle ne parlait pas, tout en elle disait innocence, amour et bonheur.

J'avais souvent l'occasion de la voir, et j'en profitais largement.

Maintenant, en pensant à cet amour, le beau soleil de mon printemps, j'ai peine à le comprendre. Il était pur comme l'innocence de la jeunesse, et mon existence entière était consumée par cette flamme, ou plutôt par cet incendie. Mais cette flamme était peut-être un feu du ciel qui a aidé à purifier toute ma vie et pour toujours.

Aujourd'hui, je ne puis savoir comment j'ai pu aimer tant et si longtemps, sans m'occuper seulement de penser si elle, de son côté, avait le moindre attachement pour moi. J'ai aimé, et c'est là tout ce que j'ai fait. J'ai pensé à elle toujours et sans interruption ; je m'étais voué tout entier au sacerdoce de son culte. Si je disais que j'ai pensé à elle plus de vingt-quatre heures par jour, je dirais vrai presque, car je me suis multiplié pour rendre avec une profusion en quelque sorte surhumaine, une adoration plus que perpétuelle à ma divinité.

Mon amour allait beaucoup trop loin. Je vais citer un fait qui fera voir combien mon penchant était oblique. Un dimanche, j'étais à l'église ; je savais qu'elle devait y être aussi, mais ce fut en vain que

je la cherchai des yeux dans la foule. Après ces inutiles recherches, je pris mon livre de prières ; mais au moment du plus haut degré de ma dévotion, j'eus une pensée affreuse. J'eus honte de m'être ainsi prosterné devant le Très-Haut ; je me fis un reproche d'avoir osé mettre quelqu'un plus haut qu'elle. O mon Dieu ! vous avez vu, en ce moment, le délire passionné qui causait mon égarement, vous avez pu comprendre ma passion, et me pardonner peut-être ; mais moi, je n'ai pas cru mal faire, car tout en moi était imbibé de cet amour ; ma substance était transformée pour ainsi dire : je ne voyais, je n'entendais, je ne sentais qu'elle. Elle était tout pour moi, et hors d'elle ne restait plus rien. Tous mes éléments tendaient vers elle, et l'attraction que subissait mon individualité était son unique mouvement, sa seule action, sa vie entière.

C'est par cela qu'on peut s'expliquer que je ne pensais pas seulement à moi-même ; je n'avais pas le loisir de m'occuper de la pensée qu'elle pouvait m'aimer aussi. Un jour cependant cette idée me vint. J'étais à la promenade, seul et dans un grand bois. Elle était avec moi, car mes pensées n'étaient que l'ombre de mon amour, et mon amour, c'était moi tout entier. Elle était donc devant moi et je l'admirais, je l'adorais. Sa personne me paraissait être si complète, son essence si divine ; je l'entendais

parler, et sa parole était si suave; la douceur angélique de ses accents, de ses regards avait quelque chose de si pur, de si saint, que moi, je croyais la déshonorer par mon amour, je croyais n'être pas digne d'avoir la moindre relation avec elle, fût-ce même le rapport de la plus infime subordination. Je me disais ensuite à moi-même : Si pourtant elle avait un jour la fantaisie de montrer quelque attachement pour moi, que pourrais-je en penser? C'était pour la première fois que je m'occupais de cette hypothèse.

Dans ce cas, répondis-je, je ne pourrais plus la chérir autant, peut-être même aurais-je une antipathie pour elle. En effet, me disais je, si elle pouvait penser à moi, misérable et indigne amant, ses sentiments si purs, si célestes perdraient de leur candeur, de leur sainteté; et son existence parfaite, en venant en contact, par la moindre sympathie, avec mon cœur abject et ses basses sensations, serait tachée par mes vices et corrompue par la vileté de mon être.

Voilà, Charles, comment j'ai aimé une jeune fille, étant bien jeune encore moi-même. Je n'étais pas le seul à l'affectionner. J'avais plusieurs amis qui partageaient mes sentiments et étaient devenus tous ses zélés adorateurs. Nous étions ensemble du matin jusqu'au soir, et nous parlions toujours d'elle.

Chacun voulait l'aimer plus que l'autre; mais nos vœux étaient bien innocentes : nulle envie ne régnait entre nous; au contraire, l'un aimait d'autant plus l'autre que celui-ci témoignait plus d'attachement à celle qui recevait tout notre encens. Nous ressemblions à des satellites gravitant autour de ce même astre qui nous attirait et nous échauffait tous également. Nous souhaitions souvent à notre commune amante de petits malheurs, afin que l'occasion nous fût donnée de lui venir en aide et de lui être utile. Un de nous disait un jour : — Si elle tombait dans l'eau, toi, tu ne pourrais la secourir, parce que tu ne sais pas nager.

—Je pourrais au moins mourir avec elle et peut-être dans ses bras, disait l'autre.

Quand je n'étais pas avec eux, j'étais seul, et alors j'avais tant de plaisir à répéter mille fois son doux nom! Si j'avais dans la main un crayon ou une plume, j'écrivais sans cesse, en tout petits caractères, les lettres qui le représentent. Ce nom, j'allais le dire aux oiseaux du bois, et je voulais leur apprendre à le redire, pour qu'ils pussent l'articuler sans cesse dans leurs chants joyeux. Si je trouvais une source murmurante, je m'asseyais sur ses bords, je murmurais mille fois ce nom chéri; et quand nos sons se confondaient, j'espérais par là engager cette eau claire à le prononcer aussi. En entendant une cloche, en écou-

tant le vent qui chuchotait dans les feuilles, je croyais qu'on m'aidait à chanter et célébrer le nom, l'unique nom de mon cœur. Ce nom, je le gravais partout dans les arbres ; je l'écrivais sur presque chaque pierre que je rencontrais, et en remettant ces pierres je tournais l'écriture vers le sol pour qu'on ne pût la voir, ou bien, si je me trouvais près de l'eau, je les y jetais, et préférablement aux endroits les plus profonds. En me promenant, si j'avais une canne, je dessinais dans l'air les lettres de ce nom. En marchant, je me dirigeais de manière à tracer par mes pas le divin nom de Rose.

Quand j'allais me promener dans le bois voisin, mon imagination berçait mon cœur par mille illusions. J'avais souvent l'espoir romantique de l'y rencontrer seule.

— Si elle s'était égarée dans cette forêt, me disais-je, et qu'elle fût fatiguée ou malade, je la porterais sur mes bras jusque chez elle : avec ce doux fardeau, je volerais presque dans les airs et je ne sentirais pas le poids de son corps chéri.

Quelquefois, j'avais l'espoir de la trouver endormie sur le gazon, dans quelque lieu retiré.

— Alors je veillerais près d'elle, me disais-je à moi-même ; et si une mouche importune venait se poser sur sa figure d'ange, je la chasserais, mais bien doucement, pour ne pas troubler son beau sommeil. Si

ses mains me semblaient souffrir du froid, je les réchaufferais dans les miennes et les couvrirais de mes baisers : je pourrais ainsi toucher à son adorable personne, ce qui serait un bonheur bien grand pour moi. Si le soleil venait l'incommoder, j'irais chercher des branches d'arbres pour faire autour d'elle une voûte de verdure, et si quelque petite ouverture restait entre le feuillage, je m'y placerais pour voir inaperçu le moment de son réveil. Je pourrais alors compter le nombre de ses respirations et la contempler à loisir. Mais sitôt que je la verrais ouvrir ses beaux yeux, je m'éloignerais sans bruit, et je reviendrais quelque temps après comme si le hasard m'y avait conduit. De cette manière, elle n'aurait pu savoir que c'était moi qui aurais veillé près d'elle ; aussi n'aurait-elle pas eu besoin de m'être obligée pour les soins que je lui aurais donnés.

J'ai pu vivre presque trois ans dans cette position heureuse. Tout cet espace de temps est rempli par elle. Je commençais le jour avec elle et je le finissais avec elle. Rêver d'elle en dormant la nuit, rêver d'elle étant éveillé le jour, voilà tout ce que je faisais. Toutes mes actions n'avaient qu'un but. Le matin, quand je quittais le lit et mes délicieux songes, je n'abandonnais ce lieu, embelli par elle, que dans l'espérance de la voir, après être levé. Si je sortais de la maison, j'espérais toujours la rencontrer quelque

part ; ou bien j'allais trouver mes amis qui me parlaient incessamment d'elle. Quand je rentrais dans la maison, le plus souvent je le faisais parce que je croyais l'y trouver. Elle y venait en effet tous les jours ; et quand il m'arrivait d'être à table avec elle et à ses côtés, je ne pouvais rien manger : mon émotion était trop grande alors. Si elle n'y était pas, j'allais chercher quelque chose qui lui appartenait : je me mettais à l'écart, je contemplais cet objet, je le tournais et le retournais comme une jeune fille qui joue avec sa poupée, j'aimais tant à le presser dans mes mains ou contre ma bouche. J'attrapais souvent son tricot et je voulais tricoter aussi, mais comme je n'étais guère instruit dans cet art, je mettais le désordre dans le tissu ; j'étais alors dans des transes, et j'étais bien content de trouver une personne assez charitable pour relever les mailles et réparer tout ce que j'avais mal fait.

Quand je me trouvais dans la chambre où elle était, je me mettais paisiblement dans un coin obscur, pour que du lieu de cette retraite je pusse la voir plus librement. Je l'admirais alors et j'aurais voulu pouvoir la contempler toujours ainsi, sans jamais finir. Ordinairement, quand je voulais lui parler ou qu'elle m'adressait la parole, je ne trouvais pas de mots pour m'exprimer. J'avais honte de mon ineptie ; mais en réalité ce n'était qu'un



Net de ma timidité naturelle ou plutôt amoureuse.

J'avais souvent préparé des phrases ou de petits discours que je m'étais proposé de lui débiter quand je me trouverais seul avec elle ; mais c'était là des projets vains. Quand il arrivait que nous étions seuls dans la même chambre, mon émotion me mettait dans un embarras étrange. La vénération trop grande que j'avais pour elle m'animait d'une certaine crainte ; tous mes sentiments amoureux furent surexcités, et à la fin ma position était presque pénible. Si je désirais parler, je ne pouvais articuler que des sons incompréhensibles, qui étaient des parcelles de mots détachés et sans liaison. Si je voulais marcher, dans l'aveuglement de ma passion, je renversais les chaises et tout ce qui se trouvait sur mon passage. Tout mon corps tremblait, mes sentiments devenaient effervescents et n'étaient plus dirigés ni contenus par la raison ; mon cœur débordait mon esprit et je devenais ivre d'amour. Je ne savais plus alors ce que je faisais ; si je touchais un objet, on pouvait être sûr que je le cassais ou le déchirais. Elle, qui me voyait dans ce pitoyable état, ne pouvait sans doute pas s'empêcher de croire que j'étais devenu fou. Aussi, j'étais bien content si quelqu'un entrait, et que je n'étais plus seul avec elle ; car l'excès de mon bonheur me faisait souffrir presque.

Si je me figurais quelque chose de grand, de beau,

d'idéal, c'était elle que je prenais pour modèle. Je jugeais tout homme d'après elle ; je confrontais les qualités et les actions de celui dont je voulais apprécier le mérite avec celles de l'objet de mon amour. Je croyais que son être était composé de toutes les bonnes choses, de tout ce qu'il y a de meilleur sur la terre ; aussi, plus une personne ressemblait à elle, plus je la croyais parfaite et digne de mon estime.

Pendant le temps que j'aimais ainsi, j'étais bien content de vivre sur la terre ; mais plus tard le monde me dégoûtait complètement. Comme elle appartenait à la terre, je désirais y être aussi. A ce temps, je savais pourquoi je vivais et j'étais heureux de pouvoir rester sur ce globe , car j'espérais pouvoir lui être utile un jour.

Mon amour était un préservatif contre tout mal. Étais-je triste, je n'avais qu'à penser à elle et la joie renaissait dans mon cœur. Le malheur n'avait pas prise sur moi : mes soupirs étaient des soupirs d'amour, et mes larmes, des larmes d'émotion. Voulais-je commettre une mauvaise action, le souvenir d'elle m'en empêchait. Étais-je peu sage, m'occupais-je de futilités absurdes, je me disais : Si elle savait cela ! et alors je réformais les dispositions frivoles du moment qui s'étaient fait jour, afin de devenir plus digne d'elle. Manquer à moi-même, c'était manquer à elle ; car je ne me considérais plus comme m'appar-

tenant à moi-même, mais comme étant tout à fait à elle.

Voilà, cher ami, ce que rêvèrent mes treize ans. Tu as appris à connaître quels sont les sentiments primitifs d'une âme qui vient à peine d'éclorre ; tu as vu quels transports font palpiter un cœur qui, placé dans le ravissant milieu de la première jeunesse, a humé à pleins poumons l'air pur de la plus divine des affections, et a pu goûter du plus grand des bonheurs.

Quand Alphonse eut fini, Charles écoutait toujours et croyait voir son ami venir au dénouement. Mais celui-ci se tut, devint pensif et quelques larmes s'échappèrent de ses yeux.

—J'attends la fin de ta charmante histoire, lui dit à la fin Charles. Tu ne m'as parlé que de toi-même, parle-moi aussi de celle que tu aimais. Comment accueillit-elle ces sentiments si affectueux ?

—Je ne lui ai jamais parlé de mon amour. Je me suis séparé d'elle sans savoir ce que j'étais pour elle, et depuis je ne l'ai plus revue.

—Comment?... Pourquoi?...

—Je ne l'ai plus revue, parce que je l'évitais. Aujourd'hui, Charles, je ne voudrais plus qu'une chose, c'est de pouvoir penser à elle encore. Mais je ne puis pas seulement penser à elle, voilà ce qui est le plus dur. Ami, épargne mon cœur brisé et ne me

parle que peu de cette femme ; car je te dirai que jamais elle ne pourra être à moi ; non, jamais !

— Tu me comprends, je crois, maintenant, ajouta-t-il après quelques instants. Tu m'as dit que j'avais un préjugé contre les femmes ; tu ne t'es pas trompé. Mais je suis grandement en train de perdre cette prévention. L'arbre, dépouillé de feuilles, dégarni de fleurs, recommence à se revêtir de vie et de beauté. Mon existence tombée a été relevée par toi, et Justine va l'orner de ses grâces et lui rendre un lustre nouveau : le fond m'est venu de toi, d'elle me viendra la forme. Je suis l'arbre ; les feuilles, c'est toi ; les fleurs, c'est Justine. N'es-tu pas de mon avis ? Mon union avec elle sera des plus heureuses. Je penche de plus en plus vers elle.

— Oui, Alphonse, crois-moi. Aime réellement ta cousine, affectionne-la de tous les sentiments que tu possèdes ; aime-la en même temps d'un amour tendre et d'une amitié véritable, fais-le et tu seras bien heureux.

— Je suivrai ton conseil, Charles, parce que tu seras toujours mon guide.

## VIII

Les deux amis, en revenant de leur promenade, passèrent près de la porte de M. Névard, et y trouvèrent le vénérable prêtre qui voulait justement rentrer chez lui. Celui-ci adressa la parole à Alphonse, et fut content de voir Charles, qu'il connaissait déjà de réputation. Sur l'invitation du vieillard, les deux jeunes gens l'accompagnèrent dans sa maison.

— Nous venons d'une promenade assez longue, disait Alphonse en entrant, et je pense que quelques moments de repos seront aussi agréables à mon ami qu'à moi.

— Oui, repartit Charles, je suis bien fatigué, et je le suis d'autant plus que j'ai voyagé durant la nuit passée.

— Et moi, disait le curé, je ne puis pas marcher beaucoup; cependant j'aime tant la nature que je ne puis m'empêcher de sortir chaque jour et d'aller aussi loin que je puis; mais comme je ne mesure pas bien mes forces, je me lasse toujours beaucoup par ces promenades.

— Je vois, répliqua Alphonse, que nous sommes tous les trois des amis de la nature; aussi je crois que tout le monde se plaît avec elle. En effet, quel plaisir ne ressent-on pas en étant seul au milieu de la campagne? Quand on aspire cet air frais on se trouve si bien. Voir les prés verts contraster avec la verdure des bois, admirer les couleurs variées des champs, voilà ce qui fait jouir notre œil ravi. Entendre le ruisseau qui murmure, écouter l'oiseau qui chante, voilà ce qui touche le cœur de chacun et lui fait rêver le bonheur. — J'ai souvent pensé que les laboureurs doivent être les plus heureux des hommes.

— Oui, disait Charles, ils sont heureux; car l'homme qui cultive les champs cultive son propre bonheur.

— Cela est vrai, reprit le vieillard; Dieu y est, mais Dieu se trouve partout. On aime à être seul avec la nature, car on croit alors vivre avec Dieu lui-même. Pour moi, vivre avec elle m'est un grand plaisir. Dans le moindre mouvement que font ces arbres, dans chaque son qu'articulent ces oiseaux, je

reconnais la volonté de celui qui est infiniment bon. Ces créatures n'ont pas de caprices, elles ne font qu'obéir aveuglément, et glorifient le Tout-Puissant en servant sa volonté. Il en est autrement, si l'on vit avec les hommes : ceux-ci apparaissent avec tout ce qu'il y a de plus regrettable et de plus mauvais ; le plus souvent leur volonté n'est pas en harmonie avec celle de leur auteur, et alors on voudrait corriger, mais, hélas ! on ne peut pas toujours le faire. De là m'est-il arrivé qu'à force d'aimer sincèrement les hommes, je crains presque de me trouver avec eux, parce que je vois mes bonnes intentions méconnues par eux. Autant que ma mission me le permet, je me retire dans l'isolement et je m'y plais bien. Je dois l'avouer, naturellement je suis un peu égoïste. J'aime moi-même plus que tout autre homme, — parce que Dieu a confié mon individu particulièrement à moi-même ; aussi j'y puis veiller le plus près possible et agir sur lui de la manière la plus efficace, — et vous savez, il n'y a rien de plus agréable que de se trouver avec ceux qu'on aime.

— Oh ! oui, soupira Alphonse.

— Ainsi, continua le vicillard, quand je suis seul avec celui que j'aime le plus, avec moi-même, je me trouve dans un état d'entière satisfaction. Mon cœur parle, ma conscience accuse, ma sensualité plaide sa mauvaise cause, ma raison juge, et alors ma volonté

exécute, rejette ce qui a été reconnu comme mal et me conduit vers le bien ; mais plus j'avance vers le bien, plus je m'approche du bonheur, de la perfection de celui qui est infiniment parfait.

Après quelques instants de silence, Alphonse reprit :

— Dieu se montre bien visiblement dans le monde inférieur, qui n'a de raison que la raison de Dieu ; aussi n'a-t-on pas tort de dire que dans le grand livre de la nature Dieu se révèle tout entier.

— Vous avez parfaitement raison, Monsieur Moulinville, fit le curé en souriant légèrement. On trouve tout dans le grand livre de la nature ; mais il y a des pages qui y sont écrites en caractères tellement fins, qu'il faut être extrêmement bien exercé pour pouvoir les lire.

— Si vous permettez, reprit Charles, je vous dirai pourquoi il faut rechercher la nature, ou plutôt je vous dirai pourquoi, moi, je la recherche. L'essentiel, c'est d'arriver à la vérité ; et, à mon avis, la vérité se révèle plutôt par l'illumination du cœur que par la vision de l'esprit. Mais si c'est surtout le sentiment qui nous aide à percevoir ce qui est vrai, il faut par conséquent le développer autant que possible ; et, à cet effet, un des premiers moyens qu'on possède, c'est la contemplation de la nature, car en présence d'elle tout le monde est mieux disposé à sentir. Quand



On a une fois la vérité on en jouit, et il importe peu de savoir comment on y est parvenu.

— Cependant, répondit M. Névard, il ne faut pas soutenir cela dans un sens trop général et exclusif, de peur d'amoindrir dans l'homme cette activité propre qui lui est nécessaire. Il ne faut pas poétiser toujours, quand même on s'y amuserait bien : le pied qui marche sur une surface si luisante glisse aisément. Allez donc vous promener dans les bois et les champs, mais ne devenez pas des esprits rêveurs. Pensez toujours à Dieu, qui a tout arrangé si bien, mais employez-y votre esprit et votre cœur en même temps.

— Penser à Dieu ! dit Alphonse d'un air quelque peu distrait et d'une voix lente, c'est ce qu'on fait même malgré soi. Quand je vois ces arbres, cette végétation si variée en couleurs, ces ruisseaux avec l'image du beau ciel qui est au-dessus, ces oiseaux et ces fleurs, à la vue de tout cela, je me trouve plus haut que moi-même. Mon âme semble me quitter pour aller embrasser cette grande âme de la nature, comme un enfant va embrasser sa mère. Les abeilles quittent la ruche pour aller cueillir le miel que cachent les fleurs. Ainsi mes sentiments semblent quitter mon corps pour aller cueillir et savourer de tous côtés les douceurs et les charmes divins que recèlent ces beautés, ces merveilles qui m'entourent. Quand mon être est

en contact avec ces splendeurs que Dieu y a semées avec une telle profusion, il s'embellit aussi, et alors tout rit, chante et se réjouit en moi, comme rit, chante et se réjouit la nature. Je me baigne dans l'océan de ces délices, j'en sors purifié et je suis plus digne de louer l'auteur de cette création et d'exalter la gloire du Très-Haut.

Après ces paroles dites avec chaleur par le jeune homme au cœur sensible, M. Névard tâcha de diriger la conversation sur autre chose.

Mais après quelques paroles plus ou moins indifférentes entre-échangées, le plus jeune des interlocuteurs chercha à mener la conversation sur un sujet sur lequel il désirait ardemment entendre parler M. Névard. Ce sujet, c'est l'amour.

— Mon cher ami, disait le vieillard, j'aime bien parler de l'amour; mais ce mot, je l'entends à ma manière, je lui accorde une signification très-large. Le mot amour, pour moi, contient tout, la sympathie naturelle, l'amitié, l'aspiration vers l'infini; il sert donc à désigner tout sentiment du cœur, et même ces sentiments qui, sans être mauvais, sont cependant mal conduits. L'eau qui se précipite en torrent du haut d'une montagne est la même eau qui plus tard serpente poétiquement dans un pré émaillé de fleurs : de même peut-il arriver qu'un amour qui est déréglé, passionné et absurde, soit le

même amour que celui qui, après être purifié, élève l'âme, la conduise vers Dieu, sa cause, et lui montre que dans lui se trouve tout.

— Pour moi, dit Charles, je n'ai nulle idée arrêtée là-dessus ; mais j'aimerais tant m'instruire, et pouvoir comprendre par mon esprit, comme mon cœur le sent, ce qu'est réellement l'amour.

— Cette question est bien grave, répartit le vénérable curé. Je dois avouer qu'un mortel ne peut jamais la résoudre entièrement. En comprenant l'amour, l'on comprendrait tout, l'on comprendrait Dieu même. C'est l'amour de Dieu qui a créé l'homme. De même, l'action de cet homme créé ne devrait être qu'amour uniquement. En effet, si l'on agit par pitié, par bonté, par dévouement, par sociabilité, c'est par amour du prochain qu'on le fait. Si l'on cultive les sciences, on le fait par amour du vrai, ou plutôt par amour pour soi-même, c'est-à-dire parce qu'on désire arriver à la vérité, pour donner une bonne direction à ses inclinations. Enfin, le motif réel de toutes nos actions en général, ou mieux, la cause de toutes nos intentions d'agir, devrait être l'amour de Dieu, qui est en nous, et duquel dérive tout autre amour.

— Ainsi, d'après vous, Monsieur Névard, le cœur serait presque tout, et la part que vous ferez à l'esprit sera bien petite peut-être.

— En effet, je crois que l'esprit n'est que le conseiller du cœur. Le cœur nous fait agir et non l'esprit. De même, comme pendant la nuit la bougie éclaire celui qui écrit, ainsi l'esprit éclaire l'homme qui agit. Sans lumière, l'on ne peut écrire, s'il fait obscur ; de même ne peut-on pas agir sans raison, ou bien n'agir que pour le compte d'autrui. La raison est donc indispensable à l'homme, mais elle n'est pas le chef. En disant que c'est elle qui agit en nous, c'est comme si l'on voulait prétendre que c'est la bougie qui écrit. — L'homme a en lui le bien et le mal dont chacun veut agir, mais il a la liberté de laisser agir l'un ou l'autre à son choix. La raison assiste pour dire quelles sont les conséquences qui résultent de l'action, soit de l'un, soit de l'autre.

Après avoir pris quelques moments de réflexion pour bien comprendre ces mots, Charles reprit :

— Je dois avouer que ces paroles je les crois vraies. L'opinion qui s'était formée en moi sur l'amour me paraissait n'être pas juste, mais ce que vous dites semble la confirmer cependant. Je voyais l'amour en tout et le croyais supérieur à toute chose. Ainsi, par exemple, je me disais que l'amour est dans le monde moral ce que la pesanteur est dans le monde physique. Dans la nature, comme la matière se distance harmonieusement, s'unit et se meut avec ordre par la force attractive : ainsi, dans le monde spirituel,

L'amour enchaîne une âme à l'autre, forme des groupes qui se distinguent entre eux, mais qui tous tendent vers un centre commun et se réunissent en Dieu, d'où tout est sorti. De même, comme la pesanteur fait et conserve l'ordre physique, ainsi l'amour fait et conserve l'ordre du monde moral.

— A votre comparaison, répliqua le vieillard, l'amour ne gagnerait rien. En effet, de cette manière, on pourrait croire que l'amour est uniquement ce lien moral ou cette tendance de l'âme, qui fait que l'homme ne peut-être indifférent à l'égard de son semblable et qui le fait sociable. Ainsi, par votre comparaison, l'amour serait entièrement terrestre, tandis qu'il ne doit être terrestre qu'après avoir été céleste, c'est-à-dire qu'il faut aimer Dieu d'abord et revenir à l'amour de l'homme par celui de Dieu.

— Permettez cependant que je vous fasse observer, répartit M. Favrol, que la pesanteur n'agit pas seulement sur les corps de notre globe ; et qu'en lançant nos pensées jusque dans l'espace, qui est infini, en observant comment le soleil est le centre et la cause de tout le mouvement des astres, je crois qu'on y trouverait pourtant quelque analogie avec l'amour.

— En effet, dit le curé, il y aurait une certaine analogie. Mais sachez que je considère comme vaine

toute tentative de chercher une chose à laquelle l'on puisse comparer l'amour ; c'est comme si l'on voulait s'ingénier à trouver une chose à laquelle Dieu pourrait être comparé. Je vais m'expliquer plus clairement, et je vous dis que l'amour, c'est tout pour moi, puisque c'est Dieu même.

Charles fut frappé par la grandeur de cette pensée, et réfléchit aux conséquences importantes qui en découlent.

— Cette énonciation, je la crois un peu hardie, dit-il après quelques moments de silence donnés à la réflexion. Je voudrais pourtant bien qu'elle fût vraie. Alors on ne me viendrait plus dire que l'esprit est plus que le cœur, aussi pourrait-on aller chercher toute jouissance dans l'amour. Ce serait là une idée que je désirerais tant pouvoir adopter, parce que mon cœur semble être de cet avis-là.

— Mon vieux cœur m'a toujours dit la même chose ; et à force de réflexion, j'ai amené mon esprit à le croire et à le comprendre jusqu'à un certain point. Aujourd'hui surtout, je trouve quelles grandes consolations me donne cette pensée d'aller puiser toute jouissance dans l'amour. Il faut avouer que la somme des vrais plaisirs que l'homme possède ici-bas n'est pas grande ; aussi jouit-on plus par l'espoir de jouir un jour que par la jouissance présente. L'espoir est le pain céleste qui nourrit le bonheur terrestre.

—Oh! oui, intervint Alphonse, qui avait gardé le silence jusqu'ici ; l'espoir, c'est une grande chose, l'espoir est presque tout pour des êtres si mobiles que nous. L'espoir est à l'homme moral ce que le feu est à l'homme physique : il réchauffe notre vie, en même temps qu'il éclaire notre existence. Il béatifie les illusions du jeune âge, comme il béatifie le désillusionnement de la vieillesse. C'est toujours dans le temps futur que l'homme croit trouver le contentement. Toute sa vie n'est qu'une course plus ou moins illusoire vers le bonheur. Cette course pourrait être comparée à un homme qui cherche à attraper son ombre : plus il avance, plus l'ombre avance aussi. Ensuite, ce beau temps de la jeunesse n'est qu'espérance aussi. O mon Dieu! quoi de plus agréable que les illusions du jeune âge! Elles font voir au jeune homme le monde plus beau qu'il n'est réellement. Elles lui cachent les plaies de l'humanité, par le trompeur mais brillant mirage que produit son imagination, qui domine l'esprit encore. Son existence, quoique reposant sur ce support sentimental, qui est vain et n'a que la solidité de la fiction, est remplie de délices cependant. Cela montre que la nature veut que les sentiments désintéressés du cœur, et non le calcul d'un méchant égoïsme, devraient guider toujours cette vie humaine qui, chez lui, ne fait que commencer.

—Moi aussi, reprit le vieillard, je regrette de voir que ma jeunesse et ses beaux rêves sont passés; mais je suis arrivé à voir qu'il existe un autre espoir qui est préférable à ces espérances vagues et sans but de la jeunesse, qui est plus solide et plus précieux, je veux parler de l'espoir dans un avenir meilleur. Il est vrai que toute cette vie n'est qu'une longue jeunesse, qu'une longue période d'aspiration et d'attente. Mais notre espoir ne fait que remplacer l'amour, ou mieux, ce n'est qu'une tendance vers l'amour, un désir de posséder l'amour et la jouissance qui en résulte. L'espoir, c'est le bien qui a soif d'agir. L'espoir n'est donc que le remplaçant de cet amour, qui est tout, mais qu'on ne peut jamais avoir tout entier. Comme notre âme aspire vers l'infini, c'est-à-dire vers l'amour tout entier, et comme il ne peut jamais l'atteindre ici-bas, presque toute la jouissance réelle que peut avoir l'homme sur cette terre, c'est donc l'espoir de trouver un jour son amour contenté en Dieu. Nous jouissons aujourd'hui par l'amour et l'espoir, mais quand il n'y aura plus d'avenir, l'espoir sera inutile, et notre bonheur se trouvera uniquement réalisé dans l'amour. Si l'on jouit par l'espoir, c'est une anticipation sur ce que procurera l'amour futur; cette jouissance n'est pas réelle, et cependant l'homme n'en a guère d'autre. Sachez-le donc d'avance, mes jeunes amis, il ne faut



pas s'attendre à trouver beaucoup de bonheur dans votre vie. Il faut espérer et souffrir en patience ; il faut dire : La vie n'est que le long soupir d'un cœur qui espère.

On parla ensuite de différentes choses encore, mais les deux amis avaient hâte de se retrouver seuls, pour se faire leurs mutuelles confidences sur ce que chacun avait fait et pensé pendant le temps de leur séparation.



## IX

Pendant toute la nuit, Charles ne pouvait que peu dormir. Il se trouvait fort agité et pensait toujours à M<sup>lle</sup> Moulinville. Nous avons oublié de dire que le soir, en regagnant la maison, les deux amis avaient parlé de Justine. Charles, en apprenant que la jeune fille savait si bien l'histoire de sa vie, se trouva fort intrigué. D'autre part, Alphonse avait vu sa cousine depuis l'arrivée de son ami ; elle lui avait beaucoup parlé de M. Favrol et avait témoigné ardemment le désir de le voir. Charles pensait à ces faits qui lui étaient inexplicables. Il se faisait toutes sortes de questions, mais ne trouvait la solution d'aucune. Les idées les plus étranges traversaient son esprit, les sentiments les plus divers l'émouvaient de toutes les manières et le tiraillaient dans tous les sens. Ses

espérances étaient entremêlées de craintes, et le continuel balancement de son âme lui ôtait ce repos qu'il désirait. Il avait beaucoup de peine à s'endormir ; mais son corps fatigué, une fois pris par le sommeil, n'était nullement matinal dans son réveil, et quand Charles se leva, il était déjà fort tard.

Ce jour-là, Justine se trouvait beaucoup mieux. Le médecin de la maison était venu la voir, et avait dit que son entier rétablissement ne se laisserait plus désirer longtemps. En descendant, il trouva Charles avec son ami. On lui présenta M. Favrol comme étant depuis quelques jours son collègue. Le médecin s'entretint un peu avec lui et trouva en lui un fonds de science bien solide. En partant, il annonça à M<sup>me</sup> Moulinville qu'un voyage le retiendrait quelques jours loin de la ville ; mais il disait que pendant son absence il confierait la malade aux soins de son jeune collègue, qu'on avait le bonheur de posséder dans la maison même ; il ajouta qu'on pourrait se fier à ce jeune médecin comme à lui-même.

Charles se trouvait fort content de pouvoir user de cet expédient, venu si à propos pour lui permettre de désirer voir M<sup>lle</sup> Moulinville. Ses souhaits se trouvèrent en effet bientôt accomplis. M<sup>me</sup> Moulinville l'introduisit dans la chambre de sa fille malade.

Justine, en voyant Charles, reconnut à l'instant celui qu'elle avait vu et aimé à X... ; aussi elle se

trouva tellement saisie, qu'elle était sur le point de tomber évanouie. Sa mère en voyant cela fut effrayée ; mais par quelques légers soins que lui prodiguait l'homme de l'art qui l'accompagnait, la jeune fille se remit de nouveau, et même se trouva bien plus forte qu'avant. L'affectueuse mère, qui voyait l'état de son enfant s'améliorer si subitement, ne pouvait comprendre comment cela avait pu arriver ; mais elle se réjouissait beaucoup. Justine avait meilleure mine et parlait beaucoup. Charles, de son côté, en la voyant, sentit je ne sais quelle fibre intime de son cœur vibrer fortement ; il trouva dans la femme qu'il avait devant lui quelque ressemblance avec cette sœur qu'il souhaitait tant retrouver. Mais la figure de Justine avait été travaillée par une maladie de plus de huit jours ; aussi ses traits se trouvaient beaucoup changés depuis ce long espace de temps qui s'était écoulé entre l'époque où ils s'étaient vus pour la première fois et le moment de cette entrevue à laquelle nous assistons maintenant.

On vint tout à coup appeler M<sup>me</sup> Moulinville pour une affaire pressante. Elle quitta la chambre et laissa seuls, pour quelques instants, le jeune médecin et la malade.

Dès que la mère fut sortie, Justine souleva brusquement sa tête de l'oreiller sur lequel elle reposait, et fondant en larmes :

— Charles, s'écria-t-elle, je suis ta sœur !

Elle étendit les deux mains vers le jeune homme, et les deux amants restèrent quelques instants immobiles dans leurs chastes embrassements et versèrent d'abondantes larmes. Charles se dégagea enfin de ces douces étreintes, en pensant que M<sup>me</sup> Moulinville pouvait rentrer subitement.

— Il ne me manque plus rien maintenant, dit Justine d'un ton courageux.

Elle voulut se relever seule, mais elle était trop faible, et le jeune médecin l'aida à reposer doucement la tête.

— J'ai cherché chaque jour mon Charles, continua-t-elle ; je croyais qu'il n'existait plus, et pourtant j'espérais. Et enfin je l'ai retrouvé, et je sais qu'il m'aime.

Charles, en ce moment, était très ému et ne se trouvait guère éloquent pour parler de sa tendresse à celle qu'il aimait si vivement.

Mais tout à coup on entendit dans l'escalier monter quelqu'un.

— Une chose que je vous recommande de toutes mes forces, dit alors Charles d'un air mystérieux, c'est de ne rien dire à votre mère.

Madame Moulinville entra.

— Comment, dit-elle, M. Favrol, vous pleurez ! Qu'est-il donc arrivé à Justine ?

— Madame, repartit le jeune homme en cherchant à se contenir et en essuyant ses larmes, j'ai vu pleurer mademoiselle et j'ai pleuré aussi.

— Mais pourquoi pleures-tu, ma fille ?

— Ma mère, j'ai pensé à une chose.... triste et j'ai pleuré.

— Quelle est donc cette chose triste ?

— J'aimerais bien te le dire, à toi ma mère, à toi que j'aime tant, mais je ne puis. C'est un secret qu'on m'a défendu de dévoiler.

Madame Moulinville était loin d'être tranquillisée ; mais comme elle pensait devoir user de tous les ménagements possibles envers la malade, elle ne parla plus de ce larmoyant et inexplicable incident.

Charles restait muet et se trouvait tout bouleversé. Quand il put quitter la chambre, il descendit au jardin, où il pouvait être seul et donner un libre cours à ses pensées.

Il réfléchit d'abord à son propre bonheur ; mais sa joie se trouva bientôt amoindrie et effacée complètement par les sentiments pénibles que lui suggéra l'amitié si véritable qu'il avait pour Alphonse.

— Comment ! se disait-il, je ne suis arrivé ici que pour ôter le bonheur à mon ami ! Il aime cette femme presque autant que moi, et attend avec l'espoir le plus doux le fortuné moment de son union avec elle. Ce serait agir en traître que de vouloir l'attirer à

moi, elle qui fera assurément le bonheur de celui qui peut la posséder.... Mais elle m'aime!... Oh! je le vois, il ne resterait plus qu'à vanter en moi l'heureux rival, qu'à mépriser la juste envie de mon ami, pour lui voler adroitement son bien. Et pour réussir dans ce perfide projet, j'exalterais faussement une amitié qui ne serait plus réelle, j'évoquerais de la grande âme d'Alphonse une générosité forcée, et par les tromperies les plus lâches je l'amènerais à faire, à mon profit, le sacrifice de ce cœur qui est le plus beau cœur du monde entier!... Ainsi, moi, j'irais honteusement exploiter la sainte amitié qui nous lie l'un à l'autre; et ce serait à grands frais de ces basses turpitudes que m'apporterait un rapace égoïsme, à l'aide de ces sentiments contrefaits que me prêterait l'hypocrisie, au moyen de ces protestations dorées par les couleurs fausses d'une grimacière abjection, ce serait ainsi que je dépouillerais d'un trésor céleste le meilleur des amis!... Non! Et comme je n'ai pas de moyens honorables pour acquérir ce que je veux, je n'ai qu'à partir au plus vite.

—Et M<sup>me</sup> Moulinville, reprit-il après quelques instants, que peut-elle penser de moi? C'est moi qui ai empêché sa fille de s'expliquer sur un sujet qui ne devrait plus être inconnu à cette respectable femme. Je n'ose plus me montrer devant ses yeux!



Il donna quelque temps à la réflexion et recommença de la sorte :

— Ensuite, quand je dis que Justine m'aime, est-ce que je ne pourrais pas me tromper? Et quand même elle aurait quelque affection pour moi, est-ce qu'elle ne la perdrait pas en me voyant agir ainsi? Est-ce après avoir écrasé tout sentiment d'amitié, foulé aux pieds toute notion de justice, et fait servir les moyens les plus vils pour atteindre mon but, que je pourrais me présenter encore devant celle que j'aime? J'userais de tout mensonge, j'essayerais tout fard; j'irais patauger dans tout borbier, trotter à travers toute mare infecte, pour aller conquérir, par le chemin de l'infamie, ce cœur qui est sans tache et sans souillure! Ce serait couvert de honte et tacheté de toute ignominie; ce serait en dévorant le déshonneur pour revomir l'injure sous la forme d'amicales douceurs; ce serait après avoir pris les dehors agréables d'un ami pour mieux cacher au fond d'une âme noire la bave et le poison d'un jaloux furieux, que je tenterais de gagner Justine! — Non! si je suis arrivé jusqu'à ne plus me respecter moi-même, je veux pourtant respecter celle que j'affectionne si tendrement!

O mon Dieu! cria-t-il dans un véhément accès de désespoir, quand une fois je détesterai l'amitié, qu'est-ce qui pourra me rester encore sur cette terre? L'amitié ravie, je mépriserai le monde entier, je

maudirai le reste de l'humanité ; et de moi-même, je ne sais ce que je ferai !... Oh ! je le vois, par l'emportement de ma rage, je viendrai jusqu'à accuser Justine elle-même, et je dirai que c'est elle qui est la cause de tous mes malheurs !

Voilà comment se heurta bien rudement l'amour contre l'amitié dans la forte et remarquable nature de Charles. Le vaste terrain de sa grande âme présentait l'aspect le plus désolant. Les guerres intestines qui se livraient en lui, étaient soutenues par ces mille pensées, toutes pleines de vigueur, armées d'audace et féroces à férir, qu'équipaient pour la lutte les nombreuses et puissantes parties de ce grand tout. La sourde rage y est, elle ronge et lime tout lien du cœur. L'aveugle fureur se roule, saute, crie, tonne, frappe et tue. On attaque, on repousse. Tout brûle. Tout bondit, se déchire et se dévore. Un peuple tout entier qui se révolte et se divise, n'offre pas un spectacle aussi affreux que l'intérieur du désespéré jeune homme.

Charles marchait vite dans tous les sens, et faisait des gestes qui dénotaient bien visiblement la bouillante agitation de toute sa personne. Il voulait s'asseoir de temps en temps, mais il ne trouvait le repos nulle part. Son âme tumultueuse était dans un désordre complet, il s'écria :

— Toute mon existence tempête ! Nul ne peut

comprendre quels combats se livrent les éléments de mon orageuse individualité. Des catastrophes horribles se succèdent pour bouleverser mon intérieur. Mille hydres et serpents serpentent autour de mon cœur. Des fantômes hideux se promènent en moi et galopent dans mon crâne. Des chimères diaboliques étalent leurs enfers en moi. Mille esprits infernaux hurlent dans mes entrailles. Autour de moi mille furies me soufflent la terreur, et l'épouvante fait grelotter ma chair et claquer mes os. Mille pensées effroyablement contradictoires sont les remuants locataires de mon esprit ; elles s'entre-choquent avec fracas dans mon cerveau échauffé, qui doit leur servir de champ de bataille. Je nage dans tout un océan de doutes. Mon imagination tourbillonne dans toute une création d'erreurs menaçantes. Je traîne avec moi toute une révolution de passions rouges qui se révoltent. Envie, vengeance, haine universelle, suicide, tous ces noirs potentats viennent successivement trôner en moi et se disputent, pour le dévorer, la substance de mon être. Toute la terrible engeance du Tartare vient mettre en moi les foyers de ses sataniques ménages ; ils menacent de brûler mon âme et d'incendier ma vie entière et pour toujours!... Que tout soit maudit! Je me déteste moi-même ; je désire un carnage général où Dieu périrait avec tout son monde, et moi le premier!... Je suis misérable!...

Après avoir dit ces derniers mots, il se laissa tomber sur le banc qui se trouvait par hasard près de lui. Il cacha sa figure brûlante dans ses deux mains, et resta quelque temps immobile.

Il se décida enfin à prendre un parti quelconque.

— Je ne reverrai plus Justine, se dit-il. Maintenant qu'Alphonse n'est pas encore de retour, je lui écrirai un billet pour lui dire que je le quitte et que notre amitié doit cesser.

Il entra dans la maison et écrivit ce qui suit à son ami :

« Alphonse, il est impossible que notre amitié puisse durer plus longtemps. Je te dis un éternel adieu. Je te recommande fort de ne pas vouloir persévérer dans les sentiments que tu avais pour moi, car je serais d'autant plus malheureux. Ne me cherche pas, car tu ne me retrouveras pas. Plus tard peut-être nous nous reverrons. Maintenant, il faut absolument que je sois séparé de toi.

« Adieu, mon ami,

« CHARLES. »

Le jeune homme alla trouver M<sup>me</sup> Moulinville, et lui annonça que pour une cause inattendue il était forcé de quitter Léobourg le plus tôt possible. Il lui remit la lettre pour Alphonse, et disparut sans que la tante de son ami eût même le temps de faire la moindre observation.

## X

Charles avait franchi le seuil de la porte depuis quelques instants seulement quand Alphonse rentra. Nous avons oublié de dire que ce dernier, profitant de la prétendue visite médicale que Charles avait faite à Justine, était sorti pour soigner cette affaire urgente pour laquelle on était venu appeler M<sup>me</sup> Moulinville dans la chambre de la malade.

Quand on remit à Alphonse la lettre de son ami, celui-ci se trouva comme foudroyé, car un tel coup était trop fort pour ce cœur tendre et flexible comme l'herbe du pré vert. Il ne pouvait se résoudre à croire que Charles était parti; mais à la fin il ne pouvait plus douter de la triste réalité. La première

chose qui lui vint à l'esprit, ce fut d'aller voir ce qu'en dirait sa cousine.

— Justine, disait-il en entrant d'un air effaré dans la chambre où elle se trouvait, savez-vous que Charles nous a précipitamment quittés? Il m'a écrit une lettre dans laquelle il dit que notre amitié doit cesser. Pourquoi a-t-il pu faire cela?

La jeune fille comprit aussitôt, et fut saisie péniblement par cette nouvelle qui lui était annoncée. Elle voulut pleurer, mais les larmes se refusèrent de sortir de ses yeux; elle cacha son visage et ne répondit rien aux paroles de son cousin.

— Qu'est-ce que vous avez donc, Justine?... Dites un mot seulement à votre cousin!... Mais vous me rendez inquiet!... Justine! ma Justine!...

Charles disait ces mots du ton le plus doux, le plus aimant; mais la jeune fille, sans même regarder celui qui lui parlait si affectueusement, lui répondit d'une voix entrecoupée : — Faites-moi le plaisir de me laisser seule.

En entendant ces dures paroles sortir de la bouche de celle qu'il estimait tant, et que peut-être il aimait déjà, Alphonse fut terrassé et resta quelque temps immobile; il ne savait plus que faire. En sortant de la chambre, il se dit : — Même rebuté d'elle! que me reste-t-il donc encore?

Il quitta brusquement la maison sans même par-

ler à sa tante ; il marcha comme s'il était persécuté, et se laissa diriger par le hasard. Ce deuxième coup avait fini par le bouleverser tout à fait ; il avait été frappé trop rudement , et sa nature délicate était comme broyée par les deux secousses terribles qu'elle venait de recevoir. Alphonse, dans les premiers moments , avait presque entièrement perdu ses sens.

Si nous suivons le malheureux jeune homme dans sa marche fugitive, nous le voyons traverser les prairies, les champs, les bois, sans garder la même direction. Il s'inquiétait fort peu à quel but pouvaient le mener ses pas extravagants.

A la fin , après avoir marché beaucoup déjà , ses esprits revinrent un peu. Il réfléchit de quelle manière il avait quitté la maison de sa tante ; il se rappela quelles tristes circonstances lui avaient fait prendre le parti étrange de fuir ainsi cette maison, qu'il considérait comme sa maison paternelle, en laissant l'inquiétude dans l'âme de sa tante, M<sup>me</sup> Moulinville. A cette dernière il écrivit au crayon, afin de la tranquilliser autant qu'il le pourrait, un billet ainsi conçu :

« Ma chère tante, je ne reviendrai pas ce soir. J'accompagnerai Charles dans le petit voyage qu'il a été obligé de faire. Nous reviendrons dans quelques jours. Ne soyez donc pas inquiète.

« ALPHONSE. »

Il rencontra sur son chemin un homme de sa connaissance qu'il chargea de remettre le billet à sa destination.

Il avait résolu d'aller passer la nuit à une ferme qu'il avait héritée de son père, et qui se trouvait éloignée de deux à trois lieues de Léobourg.

C'est là qu'il arriva vers le soir, après mille détours. Il était très fatigué et se trouva satisfait d'avoir atteint ces lieux isolés qui pouvaient servir de refuge à sa douleur.

Revenons maintenant à ce qui se passe à Léobourg. Quand M<sup>me</sup> Moulinville reçut le billet que lui adressait son neveu, elle s'effraya et ne sut que penser. D'un autre côté, Justine était devenue bien plus malade qu'avant, et n'avait plus aucun médecin.

Quant à Charles, l'un de ces médecins qu'on regrettait à Léobourg, en quittant cette ville, il avait d'abord eu l'intention d'aller trouver un de ses amis qui ne demeurait qu'à une distance de quelques lieues ; mais bientôt l'entière réflexion lui revint ; il pensa à ce qu'il venait de faire. Il se peignit Justine plus souffrante qu'avant ; M<sup>me</sup> Moulinville dans les angoisses les plus cruelles ; son tendre ami dans l'affliction, et l'accusant de l'avoir ainsi quitté. En se faisant ce triste tableau il se dit : — Et c'est moi qui suis la cause de tout cela!... Encore ne suis-je



pas seulement pour Justine celui qui l'aime, et dont l'absence peut la chagriner, si elle m'aime aussi ; mais je suis en outre le médecin qui dois soigner sa maladie, et en ce moment elle ne peut en avoir d'autre.

A cette dernière considération surtout, il vit combien il avait été coupable de fuir, d'une manière si peu convenable, cette famille qui l'avait accueilli avec une extrême bienveillance. Il résolut sur-le-champ de retourner sur ses pas, de s'expliquer avec tout le monde, et de regagner, s'il est possible, l'estime, l'amitié et l'amour que le malheureux emportement d'un seul moment aurait pu lui faire perdre à jamais

Ce qu'avait arrêté sa pensée, il l'exécuta au plus vite. Quelques heures après avoir quitté la demeure paisible de M<sup>me</sup> Moulinville, il y rentra ; mais, à vrai dire, sans être tout à fait rassuré sur la réception qui l'attendait.

Il désira voir M<sup>me</sup> Moulinville, lui déclara qu'à la suite de relations antérieures, il avait toujours aimé sa fille, sans savoir qui elle était ; qu'en la retrouvant maintenant fiancée, pour ainsi dire, avec son ami le plus cher, il avait été cruellement frappé, et une première impulsion irréfléchie lui avait fait fuir un ami dont il craignait venir troubler le bonheur.

La respectable mère de son amante se trouva en-

tièrement satisfaite par ces explications ; elle regretta de n'avoir pu être plus tôt informée de ces faits, car elle disait ne vouloir nullement imposer sa volonté à sa fille ; elle déclara qu'elle lui laisserait son entière liberté, et ne comprimerait en aucune façon les sentiments et les inclinations de son cœur.

Elle conduisit le jeune homme près du chevet de sa fille malade : — Justine, lui dit-elle, je te ramène ton médecin. Je connais votre histoire ; qu'il soit aussi, si tu le veux absolument, le médecin de ton cœur.

De telles paroles étaient agréables à entendre pour les jeunes amants ; mais ni l'un ni l'autre ne voulait se résigner à accepter tout entier le bonheur qui lui advenait. Charles était taciturne, sa félicité était empoisonnée, il pensait toujours à son ami. La jeune fille aux yeux noirs se repentait amèrement d'avoir si durement traité son cousin. Comme toutes les recherches faites pour retrouver les traces d'Alphonse avaient été vaines, elle ne savait sur quoi pouvaient porter un jour les reproches qu'elle devrait se faire, et maintenant la triste Justine se montrait prête à désoler tout malheur.

Elle était devenue plus faible, car les fortes émotions qu'elle avait eues à subir à chaque moment de cette journée, n'avaient fait qu'empirer son état. Aussi son amant regrettait douloureusement d'avoir,

par sa conduite inexplicable, contribué à aggraver le mal de celle qu'il aimait. Mais maintenant il n'osait aimer à loisir la cousine d'Alphonse, il ne savait comment faire pour ne pas blesser son ami. Il ne pouvait pourtant plus quitter cette famille, parce que M<sup>me</sup> Moulinville insistait pour le retenir, afin d'avoir près de sa fille malade quelqu'un qui pût lui donner les soins nécessaires qu'exigeait son état. Il faut dire aussi que la bonne mère de Justine, voulant surtout le bonheur de son enfant, et voyant quel pur attachement l'unissait à Charles, croyait que la Providence, qui avait ainsi mené les choses, devait avoir bien fait. Elle craignait aussi que le départ du jeune homme n'entraînât des suites fâcheuses. C'est pour ces causes qu'elle pria M. Favrol de ne plus les quitter, au moins jusqu'au moment où sa fille serait hors de danger.

On envoya partout chercher Alphonse; on écrivit des lettres partout; mais celui-ci ayant recommandé au fermier de cacher à tout le monde sa présence chez lui, toutes les recherches furent infructueuses.

Qu'il nous serait doux, à vous, lecteur, et à moi jeune conteur, dont la vie va bientôt sortir de la saison des fleurs, qu'il nous serait agréable de ne pas quitter ce doux sujet! Restons ici, il fait si bon en ces lieux. Soyons avec Justine qui aime Charles, et avec

Charles qui aime Justine; n'abandonnons pas les fortunés amants, car nous serons avec l'amour, avec l'amour le plus pur, avec cet amour qui recèle les plaisirs les plus savoureux. Oui, Justine est avec Charles, et Charles est avec Justine, et tous les deux sont avec le bonheur. Restons donc, nous serons près du bonheur. Les cœurs de ces deux amants brûlent comme deux flambeaux, et longtemps encore ils brûleront de ces beaux feux; chauffons-nous donc près de ce foyer d'amour, jouissons et soyons contents. Charles et Justine s'aiment et sont heureux; restons près d'eux et reposons-nous; car où pourrait-on être mieux?

C'est moi qui parle ainsi; et peut-être vous, lecteur, vous êtes plus sage que moi, vous direz sans doute : — Charles et Justine sont ensemble, mais leur ami manque encore. Aussi cet amour ne peut durer toujours comme cela; ces flambeaux s'éteindront un jour, et à notre nature immortelle il faut quelque chose qui reste sans jamais périr. Avançons donc et marchons toujours.

— Oui, hélas! marchons, marchons toujours, car il le faut!

## XI

Nous allons donc retourner près d'Alphonse. La ferme où il restait était située dans une région montagneuse et environnée partout de grands bois. Le lendemain de ce jour où il y était arrivé, il se leva triste et abattu. Il se croyait entouré de nuages sombres; une lourde atmosphère d'infortunes infiltrait la mélancolie dans toutes les parties de son âme.

—Il m'a chassé de son cœur, le cruel! se disait-il souvent. Comment celui que j'aimais le plus au monde a-t-il pu se faire le bourreau de ma vie? Et il m'est défendu de l'aimer encore!..... Et Justine me renvoie!..... Que puis-je donc faire encore de ce cœur qui ne veut pas cesser pourtant de battre dans ma poitrine?

Mais n'essayons pas de dire tout ce que pensa et sentit Alphonse, le jeune homme sentimental, dans ces jours de deuil et de détresse. Nous avons déjà parlé de ce calepin rouge qu'il portait toujours avec lui et dans lequel il inscrivait, pendant ses promenades solitaires, tout ce qu'il pensait à chaque moment et racontait tout ce qui se passait en lui. Ce petit carnet nous a été confié, nous allons en extraire, en les rangeant un peu avec ordre, toutes les plaintes que formulait, durant le temps de son séjour à la ferme, Alphonse, dont le cœur était si rudement atteint et qui se croyait abandonné du monde entier.

Dans une vallée riante, le matin.

**Triste, je suis assis sous cet arbre, et son ombrage couvre mon abattement.**

La nature est belle, tout rit; les hommes à mon âge sont joyeux et pleins d'espoir, mais moi, je suis affligé.

Tout est charmant autour de moi; mais, hélas! mes yeux ne peuvent rien admirer : ils ne peuvent que verser des larmes.

J'entends le chant mélodieux des oiseaux, et je ne me réjouis pas! J'aspire le doux parfum des fleurs, et je ne ressens aucun plaisir!

Comment tout homme, en voyant cette nature, en écoutant ces chants, en aspirant ces parfums, ne serait-il pas rempli d'allégresse ! Mais moi, qui vois, qui entends, qui aspire tout cela, comment pourrais-je être gai et content !

Je suis malheureux, et le malheur ne peut être heureux !

#### LE MALHEUREUX.

Un noir destin est attaché à moi, et mon être est lié à un sort funeste.

Je vis dans l'adversité, et je respire l'infortune.

Les yeux, je ne les possède que pour voir mon abattement qui m'assomme ; je n'ai des oreilles que pour écouter ma désolation qui se lamente.

C'est le tourment qui dirige mes pas vagabonds ; c'est la souffrance qui parle toutes mes paroles.

Jamais le sourire n'est sur mes lèvres, toujours les rides sont sur mon front.

Jamais mon œil n'est à sec, toujours ma paupière est baignée de larmes.

Le pain que je mange est dur, et l'eau que je bois est aigre.

Chaque mot est une plainte, chaque respiration est un soupir.

Chaque geste dit peine, chaque regard parle tristesse.

Le jour, toute heure qui sonne trouve l'affliction chez moi; souvent la lune silencieuse vient me visiter la nuit, et toujours elle me surprend les yeux humides.

La tribulation seule vient repaître mon âme délaissée, le malheur seul alimente ma lugubre imagination.

Mon esprit ne pense qu'à mes revers, et ne peut penser à autre chose; mon cœur ne sent que ses douleurs, et outre cela il ne sent plus rien.

Bonheur est un mot inconnu à ma conception, et le contentement est une notion étrangère à ma raison.

Chaque jour ne vient qu'ajouter un poids lourd au fardeau de mes misères; chaque nuit continue de noircir davantage ma déjà bien sombre existence.

Aussi mes pleurs seuls montrent que je vis encore, et mes gémissements uniquement dénotent que mon être n'a pas cessé de souffrir.

Aussi ma chair n'est plus vivace, et mon sang ne coule que vers une mort prochaine.

Dans le bois.

Que suis-je maintenant et qu'ai-je été autrefois?  
Maintenant je pleure et je riaais autrefois.



Le temps ne coule que pour mes larmes ; aussi il s'avance lentement, et comme l'escargot, il se contracte péniblement pour marcher. Autrefois le contentement remplissait tous les pores de mon âme et l'imprégnait de bonheur, et alors le temps coulait trop vite ; il s'avancait comme s'il avait eu des jambes pour courir.

Autrefois mon cœur battait si gaiement ; il y avait des moments où le plaisir le faisait bondir comme un petit agneau ; aujourd'hui ses battements sont tristes, et il marche comme marche la lente vieillesse.

A l'heure funeste qui me tient en ce moment, mon âme n'est abreuvée que par les larmes de la douleur ; autrefois sa soif était éteinte par les larmes de la joie.

Autrefois le monde était pour moi comme une vaste galerie de brillants tableaux où mon imagination avait tout peint joyeusement, et avait fait des chefs-d'œuvre de béatitudes possibles ; à présent cet artiste, qu'est-ce qu'il fait ? Tout ce que sa fécondité avait produit, il le voit effacé et recouvert d'un voile noir, et il s'occupe uniquement à peindre sur ce voile noir des affreuses têtes de mort.

Chez moi, le soir.

Mon regard est fixe; j'ai le front ridé, la bouche contractée, la tête inclinée; ma chair est flasque et tout mon corps est courbé; chacun de mes mouvements se fait machinalement et comme si un autre l'exécutait en moi. Le feu de mon corps est éteint avec le feu de mon âme. Les sens sont lents à percevoir et les sentiments sont émoussés. Tout est tranquille. Cette âme taciturne et insensible semble annoncer que le cœur n'y est plus actif.

Oui, rien n'y est actif, tout est passif. Aussi, ce que je fais montre que ma vie n'est pas réelle; j'agis comme agit celui qui dort.

Voir couler l'eau, écouter le vent qui souffle, regarder la pluie qui brille en fendant les airs, voir la feuille qui tombe et l'arbre qui se remue, voilà tout ce que je fais. Le soir, j'entends la cloche dans le lointain et j'arrête ma promenade fugitive. La nuit, le sommeil néglige de venir fermer mon œil qui pleure; et alors je contemple la lune, je regarde les nuages, j'observe les étoiles. Le matin, quand le jour vient effacer ces beautés du ciel, je baisse mes regards et les fais redescendre sur la terre.

Mais l'œil que je prends pour voir les choses est un œil qui pleure. Mes yeux regardent tout à tra-

vers des larmes, et chaque chose leur paraît pleurer aussi. On pourrait dire que mon esprit, qui est l'œil de mon âme, regarde à travers des lunettes noires, car tout lui paraît sombre, comme les yeux de mon corps trouvent que chaque objet visible ressemble à une chose triste.

Je pleure le jour, et je ne cesse de pleurer la nuit. Un deuil perpétuel enveloppe tous mes jours. Une source intarissable de fiel se verse sur moi comme une pluie d'abondance et me remplit comme une boisson fortifiante qui nourrit. Mais, hélas ! cette abondance est une abondance funeste, et cette nourriture est une nourriture empoisonnée : elle fait croître mes misères et ne sert qu'à engraisser mon malheur.

Que deviendrai-je à la fin ? Le chagrin ne veut quitter mon âme et les angoisses ne veulent abandonner mon cœur. Mon front n'ose presque plus espérer que les rides le quitteront un jour, et bientôt ma bouche aura oublié le sourire ! Que deviendrai-je donc à la fin ? Qui pourra me le dire ?

Vous, hommes prospères et contents, vous ne savez pas ce que cela veut dire quand quelqu'un vous crie : Je suis malheureux ! Regardez, je viens de faire mon portrait ; faites arrêter votre vue sur cette forme déplorable qu'a taillée la souffrance dans la chair et les os de mon corps, regardez-moi et dites que vous

avez vu un malheureux, dites que le malheur vous est apparu tout entier.

Chez moi, au point du jour.

L'espoir ne m'éclaire plus. Ce qui m'éclaire, ce sont les ténèbres du désespoir qui me montrent le chemin de la mort.

Oui, je m'en vais, et tout ce qui est autour de moi s'en va.

L'eau coule et me fuit, la feuille tombe et voltige au loin, la pluie vient du ciel et pénètre dans la terre. Je contemple la lune, mais la lune se cache derrière les nuages. Je regarde les nuages, mais les nuages cherchent à m'échapper et descendent derrière les montagnes. Je veux voir les montagnes, mais la nuit devient obscure et je ne les vois plus. Alors mon regard se plaît à s'enfoncer dans les ténèbres de la nuit, mais la nuit ne reste pas ; et quand le matin arrive, la cruelle, elle va montrer au jour qui lui succède le torrent de larmes qu'un malheureux a voulu verser secrètement dans l'obscurité de ses ombres !

Toutes mes espérances me sont ravies, même les plus petites ! Heureux celui qui espère, car il peut au moins croire au bonheur ; mais celui qui n'espère plus est le plus malheureux.

Sous un grand hêtre.

Je me rappelle encore bien pourtant de cette époque où j'étais heureux ; mais depuis un certain temps, j'ai pu me convaincre que le bonheur ne viendra jamais me revoir.

Quand je me regarde moi-même et les choses qui m'entourent, il me paraît que tout est changé : aussi je ne suis chez moi nulle part.

Rien ne me va, je ne suis bon à rien, bon seulement à être malheureux. Toutes les choses ne sont pour moi qu'une seule chose : chacune n'est qu'une cause de malheur, de tristesse pour moi.

Hélas ! pour l'infortune toutes les portes de mon âme sont ouvertes, au bonheur toute entrée est interdite.

Mon corps qui contient toutes mes misères est comme un vase rempli d'un breuvage amer.

Je n'ai pas assez de larmes dans mon corps pour pleurer tous les revers que j'essuie, et le monde ne veut me prêter des siennes. A ce monde, si je pouvais seulement lui dire combien je suis à plaindre, il aurait peut-être pitié de moi ; mais pour m'exprimer je ne puis que dire que mon malheur est inexprimable !

Souvent je veux chasser mes douleurs par les

plaintes que je pousse au dehors, mais je n'y réussis pas : un écho funeste me les rapporte toujours.

Mon existence entière se meut dans une larme, et toute ma vie se manifeste par un gémissement.

Mes misères augmentent et mes membres s'affaiblissent toujours ; mais jusqu'à quand ce destin trop cruel peut-il vouloir que mes forces qui diminuent traînent mon existence, qui est chaque lendemain plus lourde ?

C'est pour cela que mes pieds ne portent qu'à regret un corps si misérable ; aussi c'est bien inutilement que mon sang arrose de forces cette chair pétrie de tous les maux : car la vie qu'il entretient, c'est le malheur même.

Sur le penchant d'une colline.

Tout est beau ici. Le soleil y apporte son éclat et l'ombre donne sa délicieuse obscurité. Les nuages se meuvent dans le ciel bleu et l'eau coule dans le pré vert. Les fleurs ont des parfums qui sentent bon ; les arbres ont une verdure pour répandre la fraîcheur. L'air présente un calme qui fait jouir l'imagination rêveuse ; l'oiseau chante des chants qui plaisent au cœur sensible.

Autour de moi tout rit et paraît être content ; tout saute de joie et bondit d'allégresse. Chaque son

qu'on entend parle du bonheur, et les échos n'ont qu'à répéter ce que crie la gaieté, ce que chante l'amour, ce que module l'espérance.

Tout est content et brillant ; le plaisir règne partout et n'admet la tristesse nulle part. Elle est bannie, la tristesse, chassée de tout lieu.

Oui, on l'expulse partout ; je suis le seul qui doive la tolérer chez moi et la recevoir. Je suis son unique refuge, et mes larmes sont sa seule nourriture.

Au soleil.

Brillant soleil, tu vois ma face inondée de larmes ; regarde mes misères et pleure aussi, si tu peux. Nulle oreille n'entend mes plaintes, je cache mon visage à tout le monde ; à toi seul je viens ouvrir mon cœur et te parler de ce dont je ne parle à personne.

O soleil, je suis malheureux ! je suis misérable ! prends pitié de moi !

Toutefois, ne tente pas de me consoler, car je suis inconsolable. Dis-moi seulement si tu compatis à mes peines, dis-le, et je serai un peu soulagé. Tu es si puissant, toi le roi de la lumière et du ciel étoilé, tu dois être sensible aussi, être touché de tous les maux qu'on me fait endurer.

Vois mon état : il est triste. Toute ma vie n'est qu'un cri de douleur ; tout mon sang se change en

larmes, tout en moi se fond en pleurs, et pourtant je n'en ai pas assez !

Une source pure qui jaillit du roc est quelque chose de bien beau, n'est-ce pas ? Mais voir mes yeux qui sont changés en deux sources de larmes, cela doit te paraître une chose affligeante, j'en suis sûr.

Oui, belle étoile, je pleure toujours et sans relâche. Tu pourrais croire que mon œil n'est humide que quand tu viens éclairer le jour. Si tu le crois, tu te trompes ; quand tu rencontres la lune, demande-lui comment je passe les nuits.

Une âme sans cesse affligée regarde à travers mes yeux larmoyants ; et si les heures déplorables du jour sont écoulées, des heures plus sombres encore viennent avec les ténèbres de la nuit.

Mais, grand astre, dis-moi, dois-je pleurer longtemps encore, dois-je pleurer toujours et ne cesser jamais ? Mes lèvres seront-elles à jamais éloignées de la coupe de la joie, ne pourront-elles jamais y aller se désaltérer et éteindre leur soif ? L'hiver va venir, je comprends qu'on soit triste pendant cette triste saison ; mais si une fois tu ramènes le printemps, tes feux bienfaisants ne pourront-ils pas venir sécher mes larmes ? Si tu fais fleurir les arbres, ne pourrais-tu pas venir fleurir mes lèvres d'un doux sourire ? Dis-moi cela ; car alors je pourrai de nouveau espérer, et je serai beaucoup mieux.



Mais tu ne me réponds pas. Tu me regardes et tu ne me dis rien. Est-ce que peut-être tu ne sais pas parler ? Et pourtant, à la mine que tu me fais, on dirait que tu comprends. Comment ! tu comprends et tu ne me dis pas seulement un mot de consolation ? Être si grand, si fort, si beau, et muet pourtant ! Un même Dieu ne nous a donc pas créés ?

Tu lances des regards perçants. Tes rayons échauffent mon cœur et pénètrent jusqu'au fond de mon âme !

Tu m'as éclairé, flamboyant lumineux, je te comprends maintenant. Voici ce que tu veux me dire :

— Tu penses, petit mortel, que je ne puis parler. Celui-là seul qui est faible comme toi et comme ceux qui te ressemblent, peut croire qu'il faut absolument des mots pour parler. Ma parole ne résonne pas, elle n'est pas faite pour l'oreille seule. J'ai un langage fort et puissant que Dieu m'a enseigné pour le parler sans cesse. Je dis aux hommes ce que le Créateur veut que je leur dise. Je fais le jour pour leur annoncer que l'heure du travail est arrivée ; je me retire le soir pour les engager à prendre un nécessaire repos. Si j'orne de fleurs les champs, si je mûris les moissons, si je fais l'hiver, si je fais l'été, je parle aux hommes et ils m'entendent. C'est moi qui écris le grand livre de la nature, où le plus humble peut lire parfaitement. Toujours je parle aux hommes, toujours je

leur parle de Dieu ; car Dieu, c'est tout.—Et toi qui sanglottes et gémis, sache que rien de ce qui est visible n'échappe à ma vue : je suis une étincelle de la clarté divine. Tes larmes ont brillé de ma lumière. J'ai tout vu. La lune m'a servi de miroir pour t'observer même quand tu m'as cru loin. J'en ai parlé au Seigneur, et je puis te donner l'assurance qu'il ne t'a pas oublié et qu'il te consolera.

Voilà ce que me disait le brillant soleil. J'ai écouté avec plaisir sa voix, et ses paroles m'ont fortifié. Il a versé l'espoir dans mon cœur désespéré, comme on verse de l'huile dans une lampe qui va s'éteindre, et je me suis ranimé un peu.

Sous le vieux chêne.

Vieux chêne, tu es fort ; donne-moi de ta force, car je suis sans vigueur. Mon cœur ne peut se pencher ni à droite ni à gauche, et il est trop faible pour se soutenir seul.

Faible comme celui qui est le plus faible, j'ai de petites épaules qu'on ne devrait charger que d'un petit fardeau ; mais hélas ! on ne l'a pas fait : mille hommes ensemble ne sont pas aussi malheureux que moi seul.

Mes misères sont trop grandes, aussi je n'y tiens presque plus. La souffrance deviendra trop puissante ;

elle va dessécher le sang de mes veines, briser mes os, déchirer en mille lambeaux ma chair et rompre jusqu'à la dernière fibre de mon corps. Et bientôt cette féroce douleur m'ôtera ce reste de vie qui semble encore m'animer!

Voyez le désolant état de ma nature ravagée. Dans sa demeure charnelle, mon âme est étendue dans l'inaction et dort d'un sommeil étrange. Le froid environne mon cœur, et son foyer semble être éteint. Le silence fait taire en moi toute voix de la vie. Une morne et mystérieuse apathie tient tout immobile et fait tout sombre. A voir cette léthargique existence, on dirait qu'elle n'existe plus : car c'est à la mort qu'elle a emprunté toutes ses lugubres apparences.

Hélas! comment cette âme peut-elle être cette même âme qui autrefois vivait d'une vie si vivace?

Et maintenant encore je voudrais être fort, je voudrais que mon petit bras s'allongeât outre mesure. Je le voudrais, mais.... Oh! si tout mon vouloir pouvait, alors qu'est-ce que je ne pourrais pas?

J'affectionne ce qui est puissant; tout ce qui est fort me plaît. J'ai du plaisir à voir le torrent qui se précipite de la hauteur. Je me trouve si bien quand j'entends le tonnerre qui gronde et qui frappe. Oui! j'aime la force pour la force. Fort comme la vapeur et Napoléon, voilà ce qui me va!

Hélas! que je suis faible! Quand on est faible,

toute force est dure à voir. Ma maigre velléité s'enfle et s'anime de temps en temps, et ses convulsions la poussent dans des extravagances.

Maintenant, mon âme voulait se relever ; mais elle est retombée plus bas. Elle se retrouve dans une lassitude complète et souhaite le repos, hélas ! oui, le long repos de toujours ! Elle n'ose espérer qu'un jour elle pourra reconquérir son activité. Sa faiblesse est extrême ; elle n'a pas seulement la force de plier la moindre de ses jointures.

Mon âme fatiguée va dormir ; bientôt peut-être, elle se réveillera sur son lit de mort.

Dans le bois.

Jusqu'à ce jour, je pouvais au moins pleurer ; mais maintenant je suis arrivé jusqu'à ne plus pouvoir verser des larmes. A présent seulement je vois ce que vaut une larme au malheureux.

Si je pouvais pleurer, mon âme, qui est échauffée par cette douleur brûlante, pourrait se baigner dans cette onde limpide et pure que la pression du malheur fait sortir de mes yeux ; mon âme pourrait se laver, se nettoyer de ses misères.

Si je pouvais pleurer, mes larmes pourraient ramollir et dissoudre peut-être cette chose dure et lourde qui pèse sur mon cœur !

Si je pouvais pleurer, la souffrance s'écoulerait de mon âme ; la douleur serait distillée par ce grand feu qui me consume, et sortirait liquide de mon corps.

Si je pouvais pleurer encore une larme maintenant, je me croirais heureux. Mais, hélas ! je ne puis plus pleurer ; mon affliction a dépassé la fortunée région des larmes !

Sur le grand rocher nu.

Je me trouve bien sur cette pierre aride. Inféconde comme l'inaction, dure comme le malheur, elle ressemble à moi-même.

Que fais-je ? Employer ses heures uniquement à être malheureux, est-ce là le meilleur usage qu'on peut en faire ? Aussi le temps, qui fait tout marcher, devrait ne plus s'occuper de moi, devrait m'abandonner et me laisser en arrière. Car à quoi peut servir un être aussi misérable que moi ? Voyez mon abominable état, je ne mérite pas même qu'on ait pitié de moi.

Marchant toujours seul, me laissant conduire par le hasard, je parcours comme un insensé bois et champs, et j'évite toute rencontre. Dans mon intérieur, mes sentiments sont pliés les uns sur les autres et sont condamnés à un repos forcé. Je suis agité par

mille contradictions, et l'action de toutes se neutralise mutuellement. Mon âme, vigoureuse autrefois, est aujourd'hui comme un souffle puissant enfermé dans un vase clos. Une enveloppe ténébreuse et dure m'emprisonne et ne me laisse pas arriver jusqu'au jour. Le petit oiseau pour éclore a reçu un bec pointu, et moi quelle pointe puis-je avoir pour percer jusqu'au dehors? Je suis aveuglé tout à fait : souvent je crois marcher en avant, et je ne fais que tourner sur moi-même.

Le malheur m'a vaincu et enchaîné. Les facultés que je possédais, il les a assassinées en moi ; c'est lui aussi qui m'a volé mes forces et n'a laissé de mon individualité qu'un cadavre. Je n'ai plus rien qui m'appartienne ; je suis envahi, occupé, et il ne me reste plus rien.

Cette tête que voilà n'est plus la mienne. Mon cœur est étouffé par des visions affreuses qui font trembler toutes ses fibres ; la pesante atmosphère qui l'environne lui a ôté la respiration et lui a éteint son flambeau. Mon esprit a sa vue obscurcie par mille rêves sombres qui l'entourent, et il lui est impossible de voir jusqu'au dehors ; des fictions étrangement bariolées l'obsèdent sans l'activer réellement ; elles l'occupent comme le songe occupe celui qui dort. Mon imagination a reçu pour tâche, — qu'elle exécute parfaitement, — de peindre funèbrement et

d'exorner le plus tristement possible les formes hideuses qu'on lui présente, et les tableaux qu'elle fait lui font peur à elle-même.

Une nuit obscure me couvre de ses ombres. Les traits incertains de ce que je vois, les sons indécis de ce que j'entends m'excitent douloureusement. Un vide mystérieux étale son néant autour de moi ; il me met dans un vague qui est bien pénible, parce qu'il m'expose à tout souffrir et permet que je redoute tout mal possible. Des êtres fantastiques volent comme des corbeaux noirs autour de moi et me touchent de leurs ailes sinistres. L'effroi parcourt tous mes membres : ils tremblent et se débattent contre les fantômes qu'ils croient voir ; mais ils luttent en vain, ne pouvant vaincre ce qui n'existe pas ; ils s'épuisent inutilement, et à la fin ils tombent dans la plus complète apathie.

Cette vie aveugle et inféconde que je mène, où le malheur combat si héroïquement pour s'y maintenir, ne peut être que la vie de l'homme le plus misérable !

Je n'en doute pas. Cette éclipse, qui durera toujours, sera une nuit sans fin pour moi, me tiendra dans une continuelle obscurité et m'enchaînera à une perpétuelle inaction.

Je chercherai, mais je ne trouverai pas. J'étendrai mes bras, mais la réalité, insaisissable pour moi, se refusera à mes étreintes. Mon pied ne trouvera pas

un pouce de terre pour s'y poser. Je marcherai comme marche celui qui s'est perdu dans un labyrinthe ténébreux et dont le flambeau s'est éteint. Je volerai, même sans avoir des ailes ; car rien en moi ne sera vrai !... Oui ! tout en moi est mensonge. Mon être flotte dans un chaos d'erreurs. Ma création n'est qu'une diabolique illusion !...

Mon Dieu, où en viens-je ! Aidez-moi, mon Dieu, je me suis égaré. J'ai beaucoup de chaleur qui m'échauffe, mais pas de lumière qui m'éclaire. Mon Dieu, donnez-moi de votre lumière !



## XII

Le dixième jour depuis qu'il restait à la ferme, Alphonse se dirigea du côté de Léobourg. Sa promenade l'avait conduit tout près de la ville; il n'avait qu'à gravir une côte escarpée pour arriver à un point de vue qui dominait tout Léobourg, et duquel il pouvait nettement distinguer la maison de sa tante. C'est là qu'il fut tenté d'aller. Comme il pouvait voir de ce lieu tout ce qui se passait dans le jardin de M<sup>me</sup> Moulinville, il espérait y voir se promener soit sa tante seule, ou bien sa cousine convalescente appuyée sur le bras de sa mère.

A pas lents il monta l'étroit sentier qui conduisait vers cet endroit élevé; il était sombre, et sur son extérieur se voyait peinte l'amertume cachée qui

rongeait son cœur. De temps en temps la douleur soulevait péniblement sa poitrine pour la remettre en soupirant.

En s'avancant toujours, Alphonse remarqua tout à coup que le chemin s'inclinait pour descendre de l'autre côté de la montagne. Il s'arrêta : — Ne descendons pas, se dit-il; les sommets se plaisent avec moi, les sommets se plaisent avec les extrêmes. Restons ici.

Effectivement, il resta sur la hauteur; et pourtant il aurait beaucoup mieux pu voir en descendant en peu encore, car les grands chênes qui se trouvaient en ces lieux interceptaient partiellement la vue sur le dehors.

Il s'assit sur un vieux tronc d'arbre; il fixa ses regards sur le grand jardin qui se trouvait autour de la jolie habitation de M<sup>me</sup> Moulinville, mais il n'y vit personne. Les grands peupliers à travers lesquels brillait la riante blancheur de cette maison, qui lui avait si longtemps servi de demeure, le coloris varié des parterres qui l'entouraient, formaient des contrastes agréables. Mais la beauté de tout cela fut rehaussée par le charme intime que présentait ce tableau à l'âme affaissée d'Alphonse. Mille pensées diverses venaient le visiter, et des souvenirs de toute espèce occupaient son esprit.

Durant tout ce temps, il appuyait la tête sur son

bras et se tenait tout à fait immobile. Un petit oiseau, dans ses folâtres jeux, voltige innocemment autour du jeune homme pensif. Il se repose quelquefois sur les branches voisines, mais son repos est court chaque fois ; il reprend bientôt son essor, et, avec une insouciant gaité, saute, vole et se meut de toutes les façons. Tout ce qu'il fait est accompagné du chant le plus délicieux ; en même temps qu'il sautille et s'agite, il fait entendre les airs les plus ravissants. Enfin, il vient complaisamment se placer sur l'épaule d'Alphonse. Le jeune homme triste n'était pas absorbé par la douleur jusqu'au point de pouvoir refuser son attention aux gracieux mouvements de la petite créature, aussi avait-il bien garde de ne pas se remuer maintenant. A peine la petite bête y est-elle perchée, qu'un second oiseau, aussi léger, aussi agile que le premier, vient se placer près de son compagnon. Ils se regardent mutuellement, en remuant leurs becs, leurs têtes et tout l'ensemble de leurs petits corps, comme si par ces signes ils s'entretenaient ensemble. Ils semblaient être en parfaite intelligence, et Alphonse ressentait un plaisir intérieur bien grand à admirer leur union. Soudain ils prennent ensemble leur essor, et dans un instant ils sont loin. Le jeune homme les suit de ses regards ; quand il ne les voit plus : — Oh ! ils s'aiment , dit-il, et sont heureux. Il disait cela et ses

larmes revinrent : — Toute créature est aimée, ajouta-t-il, moi seul... Il ne put achever, les mots se perdaient dans ses sanglots.

Le jeune homme malheureux avait ainsi retrouvé ses larmes, dont il avait été privé avant, et il pleura amèrement. Il resta encore longtemps dans cette oisive mais lugubre immobilité. Toutefois il espérait en vain voir quelqu'un dans le jardin de sa tante, qui se dessinait dans le lointain au-dessous de lui; il ne se montrait aucune de ces personnes qu'il croyait y trouver.

Il quitta donc ces lieux et continua sa promenade. Mais, par un fortuné hasard, il rencontra à la lisière du bois M. Névard, le curé, accompagné de sa petite chienne, la fidèle Waldine. Le petit animal vit de loin Alphonse, accourut et l'aborda avec gentillesse comme une ancienne connaissance. Celui-ci se montra très sensible à ce témoignage d'affection.

Le vieillard, en voyant approcher M. Moulinville, accéléra soudainement le pas, car il était au comble de la joie, et il s'approcha au plus vite du jeune homme.

— Oh! que je suis content de vous avoir retrouvé, s'écria-t-il. Où donc étiez-vous pendant tout ce temps?

— J'étais à la ferme de Z....

M. Névard raconta alors à Alphonse que son ami

était de nouveau à Léobourg, que l'état de sa cousine ne s'était pas encore amélioré, et que sa tante était dans la plus grande inquiétude à cause de lui. Le vieillard expliqua aussi pourquoi Charles avait voulu le quitter.

Dès qu'Alphonse était en possession de ce secret, tout lui devenait clair. En voyant avec quelle délicatesse avait agi Charles, il se trouva peiné. Il dit qu'il était bien résolu de faire tout sacrifice pour un tel ami : — Car, ajouta-t-il, contribuer à son bonheur, c'est me faire heureux moi-même.

— Mais croyez-moi, dit-il à M. Névard, j'ai été bien malheureux pendant ces quelques jours; à la fin même je ne pouvais plus pleurer seulement.

— Mon cher ami, répliqua le vénérable curé, pleurons quelquefois, car la tristesse lave le cœur. L'homme est ainsi fait, son bonheur ici-bas est comme un arbre auquel il faut des orages et de la pluie; pour que son bonheur se conserve et croisse, il faut l'arroser parfois de larmes; c'est pour cela aussi que c'est dans les larmes que le sourire, qui est comme la fleur de la joie, s'épanouit de la manière la plus radieuse et brille de ses charmes les plus brillants.

— Vous dites vrai, repartit Alphonse, à qui le rire était revenu sur les lèvres. J'ai pleuré à cause de Charles, mais maintenant je l'aime davantage, et je

serai plus heureux qu'avant de pouvoir vivre avec lui.

— Oui, aimez bien cet ami, car il le mérite. Le monde peut vous l'envier, car une telle amitié est la plus belle des choses.

— Oh! Monsieur, reprit Alphonse avec cet entrain qui renaissait en lui, je sais apprécier avec vous la valeur d'un ami véritable. Un ami, c'est un trésor céleste que possède le cœur; c'est un ange gardien que Dieu lui-même nous envoie; il nous conduit à travers les misères humaines, mais nous marchons sous l'aile de l'ange, et rien ne peut nous atteindre, nous sommes garantis contre tout mal. Un ami, c'est tout un ciel de bonheur; c'est une étincelle de l'amour infini du bon Dieu. Sa vue est une lueur de l'éclat divin que répand dans le ciel celui qui est l'amour même. Sa parole, c'est l'écho des harmonies ravissantes que les bienheureux entendent dans le paradis. Sa présence est une anticipation sur la félicité éternelle. — O mon Dieu! celui qui possède un ami ne peut plus rien désirer sur ce monde, il n'a qu'à aimer son ami et souffrir qu'on l'aime. — L'ami n'aime le monde que par son ami; il quitte son propre cœur pour entrer en possession du cœur de son ami, il aime avec le cœur de son ami; il n'aime sa personne que parce que le cœur de son ami l'aime et lui dit de l'aimer; il perd sa propre individualité pour la partager avec celui qu'il appelle son second

moi-même, et ces deux individualités ne deviennent qu'une seule individualité. Admirez! Dieu a fait l'homme selon son image, mais des amis qui s'entraiment de la sorte ressemblent plus particulièrement à lui; car ils ne sont qu'un seul, quand même ils sont plusieurs. Le bonheur que procure une telle amitié est un reflet de la béatitude éternelle et parfaite dont Dieu jouit lui-même. — Dans la création, chaque chose qui existe a été faite pour le bonheur de l'homme; mais dans le vaste temple de la nature, les sentiments du cœur en sont le sanctuaire, et le saint des saints de ce temple, c'est l'amour pur, sans passion, la vraie amitié. Il jouit trois fois d'un triple bonheur, celui qui s'y trouve. — Un ami, si l'on possède un ami, pour nous, après Dieu, est le plus grand bien. De l'ami un geste refoule toute tristesse; chaque regard nous parle du bonheur, chaque parole nous fait voir notre félicité; un mot amical guérit tout mal; un embrassement retiendrait la mort loin de l'ami agonisant. Un ami, c'est le bonheur même.

Quand Alphonse eut fini de parler, M. Névard garda le silence d'abord. Après quelques moments, il dit: — Je vois que vous savez estimer ce que vaut un ami, mais il ne faut pas y attacher un prix que je taxerai de trop élevé. Un tel ami, il n'y a que Dieu seul qui pourrait l'être. Croyez-moi, Charles, un ami, pour vous, ne doit être qu'un compagnon de

voyage qui vous aide à faire le pèlerinage de la vie. On ne vit pas par l'ami, mais seulement avec lui. L'ami est un homme, et tout homme on ne doit l'aimer qu'à cause de Dieu. — Deux roseaux qui s'accrochent l'un à l'autre se prêtent un mutuel appui, et le vent qui souffle, en les trouvant penchés l'un sur l'autre, ne peut plus les faire plier ni les rompre. De même arrive-t-il que deux cœurs faibles, qui ballottent dans le vide sans pouvoir se tenir, en se penchant tombent l'un sur l'autre, et s'étaient mutuellement; ils croient alors qu'ils se soutiennent et se reposent; mais en regardant bien, on trouve qu'il n'y a nul soutien réel; l'on voit que ce repos, qui n'est que le commencement d'une chute interrompue, ne peut être un véritable repos, et l'on conclut qu'il est impossible qu'un tel état puisse durer longtemps. — On voit que vous êtes jeune, Monsieur Alphonse. Dans la jeunesse on est tout cœur, on ne sait qu'aimer; on aime quelquefois même sans voir qui l'on aime. Mais la vie réelle consiste à aimer et penser, c'est-à-dire aimer en pensant,

— Monsieur le curé, répliqua Alphonse, je vous respecte trop pour oser vous contredire, et en cas de divergence d'opinions, mon expérience est trop jeune, est d'un poids trop léger pour venir se peser contre la sagesse de votre vieil âge.

— Oui, mon ami, tout un siècle presque a servi



de maître à mon expérience; et vous, Monsieur Alphonse, vous êtes jeune encore; mais quand le temps aura argenté vos cheveux noirs comme les années ont blanchi mes tempes, vous ne serez plus si vif, vos passions seront calmées et votre attachement sera plus religieux.

Je ne dirai rien davantage maintenant, ajouta-t-il, nous en reparlerons une autre fois; mais à présent accélérons le pas pour retourner au plus vite chez madame votre tante, qui est dans la plus grande inquiétude à cause de vous.



### XIII

Le retour d'Alphonse causa une grande joie dans la maison de M<sup>me</sup> Moulinville. Il était donc enfin rendu à sa famille et à son ami, le jeune homme si cher à tous qu'on avait perdu depuis dix longues journées, et qu'on avait partout cherché.

Charles et Alphonse s'embrassèrent avec effusion, et Justine, qui assistait à cette scène attendrissante, versa des larmes.

— Me pardonneriez-vous, Alphonse, lui dit-elle, de vous avoir si durement traité quand vous nous avez quittés? Mais le départ si inattendu de Charles m'avait presque fait perdre mes sens, et alors....

— Oh! Justine, je ne vous en veux nullement. Je vous comprends maintenant.

—Et vous permettez que j'aime Charles? demanda-t-elle au ton le plus doux la jeune fille. Je l'ai toujours aimé.

—Que me demandez-vous, ma cousine? Comment pourriez-vous croire que je ne veuille pas votre bonheur ni celui de Charles? Aimez-vous de toute votre tendresse et souffrez, si vous voulez me faire heureux, que je vous aime aussi.

—Vivons tous les trois ensemble avec ma mère, disait la belle jeune fille aux yeux noirs, transportée par la plus vive joie.

Et, radieuse de la plus sublime allégresse, elle attira vers elle les deux amis, pour les unir avec elle dans les plus tendres embrassements.

—Vous serez tous deux mes frères, continua-t-elle, et ma mère sera la mère de nous tous.

Les deux amis étaient sous l'empire de la plus grande émotion. Charles, le jeune homme fort mais timide, cherchait en vain à trouver des paroles pour exprimer ce qu'il sentait en lui. A la fin, s'adressant à celle qu'il aimait, il dit :

—Je voudrais bien te dire, Justine, que je t'aime, que je t'adore; mais en disant cela, je ne dirais pas assez. Je suis donc forcé de me taire; cependant, j'espère que mon silence même pourra parler plus haut que ne le peuvent faire des mots.

La jeune fille ne répondit pas, mais ses yeux noirs

fixèrent sur Charles un regard qui voulait dire une infinité de choses.

Alphonse était dans un suprême contentement, que lui causait, non son propre bonheur, mais celui de son ami et de sa cousine.

—N'est-ce pas, Charles, disait-il, n'est-ce pas, qu'il est doux d'être aimé? Qu'il est agréable d'habiter le cœur de celle qu'on affectionne! Quelle pensée est plus délectable que celle de pouvoir dire : elle est toujours à moi? Qu'y a-t-il de plus heureux que la conviction que tu possèdes, que toi, en lui témoignant ton amour, tu pourras faire quelque chose pour sa félicité intérieure? Quel sentiment pourra jamais te rendre plus fort que celui de savoir que vos deux sorts sont pour toujours attachés ensemble, et que, ce que tu fais pour toi, tu le fais pour elle? Maintenant, qu'on place le monde entier entre vous deux, on ne vous séparera pas. Qu'elle se brise, se casse et saute dans le néant, cette boule qu'on nomme la terre! tombe le ciel, éclate l'enfer! rien ne pourra vous atteindre. Vous êtes éternellement unis ensemble, aucune force ne pourra vous désunir. Dieu même ne pourrait l'entreprendre, car votre attachement est fondé sur le bien; et le bien, il faut qu'il l'approuve.

Pendant qu'Alphonse prononçait ces dernières paroles, Charles s'aperçoit que Justine se trouve mal.

Il s'approche et reconnaît que son état est devenu beaucoup plus dangereux. Il prie Alphonse d'aller appeler M<sup>me</sup> Moulinville. Celle-ci arrive avec M. Névard, qui venait justement d'entrer.

Justine appelle sa mère et le vieillard; mais en voulant leur parler, la force lui manque soudain. Elle fait quelques mouvements convulsifs, et puis reste immobile en fixant ses regards sur Charles. Ce regard, hélas! était le dernier regard de Justine! Le ciel et la terre s'étaient partagé la belle existence de la jeune fille!

Elle était morte!...

Permettez, cher lecteur, que j'arrête ici ma plume pour quelques instants. L'attendrissant spectacle auquel vous venez d'assister avec moi a touché mon âme, et je pleure. Si vous savez pleurer, unissez vos larmes aux miennes. Voyez quelle triste chose est cette vie! Voyez cette existence à laquelle Dieu vient d'assigner une fin si belle, et regardez ce qu'elle a été : raconter ses malheurs, c'est parcourir sa carrière d'un bout à l'autre! Une consolation nous reste cependant, nous pouvons dire : Toute sa vie n'a été qu'une note plaintive, mais pleine des charmes les plus doux, et peut-être une note aussi touchante manquait encore dans les harmonies célestes, et Dieu l'a appelée près de lui. Ce Dieu, espérons-le,

pourra la faire heureuse, il lui rendra là-haut plus qu'elle n'a perdu ici-bas.

Nul ne pourrait tenter de décrire quelle a été la douleur de tous ceux qui assistaient à la mort de M<sup>lle</sup> Moulinville. Des plaintes sans nombre sortaient de toutes les bouches, des larmes sans mesure coulaient de tous les yeux, et le désespoir était dans le cœur de chacun.

La nuit qui suivit l'enterrement de la regrettée Justine, quand la lune était déjà bien haut dans le ciel et que le silence régnait partout, nous voyons Charles, tout bouleversé par la souffrance, venir visiter la tombe de celle dont l'existence effacée sur cette terre ne pouvait disparaître de son esprit troublé. Il s'assit près du sépulcre comme un fantôme qui revient. L'amant infortuné ne savait plus ce qu'il faisait; un brouillard épais enveloppait tout son être, et sa raison n'agissait presque plus. Il se tint longtemps immobile et ne pleura plus, mais tout à coup il s'écria d'une voix tendre :

—C'est moi, c'est ton frère, Justine, qui est ici. Lève-toi et viens parler à mon triste cœur. Comment, ma sœur, j'ai dit mon cœur! mon cœur ne m'appartient plus, mais comme il est à toi, je crois que moi aussi je le possède. Mais, Justine! tu ne réponds pas. Dors-tu, ma sœur? Mais comment

**pou**x-tu dormir pendant qu'il pleure, ton Charles !... La nuit n'était pas si belle le jour où nous dormions ensemble. Pendant que ta tête sommeillait près de la mienne, moi, j'étais éveillé et je te regardais dormir. Alors pourtant je pouvais au moins te contempler, bel ange ; j'ai même pu me convaincre que ton cœur n'était pas endormi comme ton corps. Mais maintenant je deviens inquiet, mon âme tremble, ce cœur qui est le tien, il bondit et veut courir à ta rencontre. Ma tête s'échauffe, tout brûle en moi, un incendie se déclare, viens vite ! Arrive, Justine ! Justine !... Comment, je t'appelle Justine, ma sœur, de ce nom qui est le tien et que je ne savais pas avant, et tu ne viens pas ! Je ne suis donc plus ton frère ! Oh ! je suis le plus malheureux des hommes !... Belle lune, toi qui te promènes là-haut, ne peux-tu pas me dire dans quel lieu se trouve ma sœur ? Tes grands yeux qui brillent si loin ne sont pas si beaux que les yeux noirs de ma sœur, mais de la place où tu es, tu dois voir beaucoup ; ne l'as-tu vue nulle part ? Est-ce que peut-être elle plane dans les nuées qui t'entourent ? Descends vers moi, belle lune, prête-moi ta lumière pour aller chercher ma sœur. Accompagne-moi, car je deviens faible !

Il s'assit près de la tombe et pleura amèrement. Après quelques minutes, il se leva brusquement, se mit à genoux devant cette élévation de terre fraîche-



ment remuée qui marquait la tombe, il cacha de ses deux mains ses yeux larmoyants et inclina la tête jusque sur le sol.

— J'ai perdu la mémoire, s'écria-t-il ; j'ai perdu la mémoire avec la raison. C'est ici, c'est en ce lieu même qu'elle se trouve. Cette après-midi, j'ai dû voir comment on l'a cachée sous cette terre.... Est-ce vrai qu'elle est morte? Mais alors son cœur ne battait plus!... Si elle n'existe plus, je n'ai plus qu'à pleurer et à attendre le moment où je pourrai la suivre.... Elle se trouve donc ici à quelques pieds de moi ; si seulement mes larmes, en traversant le sol qui nous sépare, pouvaient aller lui parler de mes tourments ; mais, hélas ! elle ne sent plus ici ; elle sent et aime cependant dans le ciel encore.... Oui, elle est dans le ciel maintenant. Elle avait peut-être désiré quitter la terre ; en mourant, elle me regardait d'un air si satisfait ! C'est donc sa volonté qui a été faite, et je dois être content.... Aussi, Dieu est plus digne de la posséder que moi.

Charles tomba sur la terre et était presque sans connaissance ; mais il fut bientôt relevé par Alphonse, qui avait été à la recherche de son ami, et qui était accouru en entendant les gémissements de celui-ci.

— Ami, lui disait Alphonse, ne pleure donc plus ; car avec cela tu me rends plus triste encore.

— Alphonse, si tu me dis cela je ne pleurerai plus,

dit le malheureux Charles. Tu es le seul que je possède encore sur cette terre ; si tu n'étais pas avec moi, je ne sais ce que je pourrais faire ; aussi je ne sais pourquoi je ferais quelque chose.

Sur ces entrefaites, M. Névard s'approcha. Il avait entendu le bruit des sanglots de Charles du haut de sa fenêtre, qui donnait sur le cimetière.

—Soyez résigné, disait le vieillard à Charles ; car votre Justine est bien heureuse maintenant.

—Oh ! reprit le jeune homme, si je pouvais arriver près d'elle, je serais heureux aussi. Si je pouvais me tuer !..

—M. Favrol, répliqua le prêtre, il faut vivre avant de mourir. Vivez d'abord et souffrez ; car souffrir, c'est vivre.

—Oui, je le vois, intervint Alphonse, il faut souffrir. Mais pour pouvoir souffrir et résister, il faut croire en Dieu, en ce Dieu qui ne peut mourir.

—Voyez M<sup>me</sup> Moulinville, continua le vénérable prêtre, en s'adressant à Charles, elle est plus résignée ; c'est parce qu'elle a confiance en Dieu. Dieu est avec Justine, qu'il soit donc aussi avec vous. Aimez Dieu, placez-vous dans son saint milieu, et vous ne serez pas séparé d'elle.

Et vous, Monsieur Alphonse, ajouta le vieillard, vous m'avez parlé hier dans des termes si chaleureux de l'amitié ; j'ai vu que votre cœur est bien grand.

Mais votre sensibilité dégénère en ce sentimentalisme qui ne se plaît que dans les extrêmes. Votre cœur va trop loin et votre amitié est près de devenir absurde. Croyez-moi, vous ne trouverez votre contentement nulle part sur la terre, parce que vos aspirations sont trop grandioses ; il n'y a que l'infini, il n'y a que Dieu seul qui soit assez grand pour vous suffire. Mes amis, acceptez ce conseil d'un vieillard : aimez-vous, mais prenez Dieu pour base de votre amitié ; et quand elle sera établie sur ce solide fondement, il est impossible qu'elle cesse jamais. Croyez donc mes paroles. Alors vous arriverez à cette conclusion qui est toute ma sagesse, et vous direz : Tout sur ce monde est amour ; mais tout amour ne devrait être qu'amitié, et toute amitié ne devrait être que fraternité en Dieu.

—Oui, répondirent les deux amis, faisons comme la mère de Justine, aimons Dieu par-dessus tout et qu'il soit la consolation de tous.



## APPENDICE.

Charles et Alphonse, quand M. Névard leur parlait de l'amour de Dieu, avaient voulu savoir le fond intime de ses idées. Le vieillard contenta leur désir en leur envoyant ce qu'il avait écrit, il n'y a pas longtemps, pour résumer tout ce que sa pensée lui avait fait trouver de plus haut. Nous le donnons au lecteur, en le priant de s'en occuper au moins un peu.

### MES IDÉES PHILOSOPHIQUES.

Dans notre époque, on a beaucoup parlé des constitutions ; mais ces constitutions ne s'appliquent qu'aux intérêts d'un ordre inférieur. Ne serait-il pas temps de songer aussi à la constitution morale qu'il faut au monde ? Ce sujet ne serait-il pas plus impor-

**tant que l'autre? En effet, un Etat pourrait plutôt exister sans lois qu'un homme vivre sans principes. L'existence d'un être intellectuel doit reposer sur une base raisonnable.**

**C'est ainsi que cela devrait être; mais très-souvent il en est autrement. En regardant ce qui se passe dans le monde, on peut distinguer trois catégories d'hommes. Chez les uns des principes immuables et raisonnés dirigent toutes les actions; d'autres se laissent uniquement ou principalement gouverner par les préjugés, vrais ou faux, qu'ils voient accrédités autour d'eux, et ils adoptent machinalement les habitudes de leurs voisins; d'autres enfin n'ont ni principes ni préjugés: chacun d'eux veut être un homme à part, mais n'y réussit guère. Ces derniers, ne pouvant discerner, ne veulent pas avoir de principes, de peur d'avoir de ridicules préjugés. Cette crainte des esprits faibles, ou des esprits forts, est pourtant un préjugé déjà. Les hommes de cette dernière espèce sont très-fréquents dans l'époque présente, qui a une malade soif d'indépendance et qui va encore chercher la liberté même au delà des limites de la raison; ces hommes, dis-je, qu'on rencontre si souvent, sont les plus misérables. En effet, toute existence doit reposer sur quelque chose de stable et de déterminé; mais leur vie n'a pas seulement les avantages de la fixité de la vie instinctive des animaux; leur vie est**

sans base, ou bien a une base absurde. Leur vie n'est pas une vie active, elle est passive ; ce n'est donc pas une vie réelle. C'est quelque chose qui se meut en dedans par le caprice, et dont la mobile surface extérieure se façonne aveuglément d'après son entourage. Cet extérieur, si l'on y regarde bien, présente ou la fidèle copie ou la fidèle contradiction de ce qu'on pourrait appeler ses tenants et aboutissants.

Ces trois catégories d'hommes se réduisent à deux, en disant que les uns ont des principes raisonnés, et que les autres ne peuvent ou ne veulent pas en avoir. Je laisse de côté les hommes sans principes raisonnés, pour ne parler que de ceux qui en possèdent. Mais alors vient la grande question de savoir quels principes sont vrais ; car un principe faux , quand même la raison l'aurait discuté pendant toute une éternité, ne deviendrait jamais un principe vrai. Un principe faux n'est pas un principe. De sorte qu'un homme qui n'a que des préjugés, peut se trouver mieux que celui qui raisonne beaucoup, mais faussement ; car le préjugé peut être vrai, peut être un bon principe, seulement ce n'est pas un principe raisonné.

Il faut donc chercher des principes vrais. J'ai cherché, voilà comment je m'y suis pris. La maxime : Connais-toi toi-même, était très en honneur chez les anciens. Flux, en voyant avec quelle étrange fortune, avec quel hasard capricieux se succèdent les événe-

ments de ce monde ; en remarquant que l'homme n'a reçu qu'un très-faible pouvoir et souvent nulle force pour diriger la marche des choses à venir, croyaient ne trouver quelque chose qui fût déterminé et qui fût sûrement stable qu'uniquement dans la spiritualité de leur être : c'est elle seule qu'ils croyaient pouvoir gouverner à leur gré, c'est elle seule enfin qu'ils considéraient comme leur domaine réellement propre. De là vient qu'ils adoptaient ce principe orgueilleux et égoïste : Il faut chercher tout en soi-même. Ils n'avaient donc qu'un dieu-principe, un dieu mortel et tuable, et c'est un Dieu toujours vivant qu'il faut à l'homme. On peut donc dire que la différence entre la religion des anciens et la nôtre, c'est qu'ils appelaient hasard, ou plutôt fatalité aveugle, ce que nous nommons Providence.

Ce que les anciens appelaient hasard est donc tout pour nous. Nonobstant ce fait, j'ai pourtant adopté leurs deux maximes, l'une : Connais-toi toi-même, et cette autre : Il faut tout chercher en soi-même. Cela pourrait paraître peu clair, mais voici comment je raisonne. Il y a un principe chrétien qui dit que l'homme est fait selon l'image de Dieu, je l'ai cru vrai, et je me suis dit : Si donc l'homme cherche à se connaître lui-même, il trouvera tout, car il trouvera Dieu en lui. Mon point de départ est donc pris dans le christianisme; aussi c'est à lui que je désire revenir.



FORMULE DE MON SYSTÈME DE PHILOSOPHIE.

Être. Dieu est. Dieu est le bien. Le bien qui agit, c'est l'amour. La réaction de cet amour vers le bien, c'est le bonheur. La forme dans laquelle doit nécessairement agir le bien, c'est l'ordre.

L'homme est un composé de bien et de mal. Le bien qui agit en lui, c'est l'amour. Si le mal agit, alors c'est l'opposé de l'amour, c'est ce qu'on pourrait appeler l'amour du mal. Les réactions de ces deux actions produisent : la première, le bonheur ; la deuxième, une certaine jouissance fictive qu'on pourrait appeler le faux bonheur, et qui est réellement le vrai malheur. Il n'y a que l'action du bien qui doit s'exécuter dans une certaine forme nécessaire. L'homme est libre de laisser agir le bien ou le mal. La raison le conseille et l'éclaire sur le choix qu'il peut faire, mais n'entrave nullement sa liberté. Il est destiné à devenir heureux.

EXPLICATION.

L'être, dans le sens le plus général du mot, est une notion identique à celle qu'on a de Dieu.— J'admets donc un Dieu infini ; quant à ceux qui ne l'admettent pas, je ne puis discuter avec eux.—En

comprenant l'existence de Dieu, l'on connaît tout ; mais pour acquérir cette connaissance, l'homme ne peut monter jusqu'à Dieu. Dieu est venu à notre aide, il nous a, pour ainsi dire, envoyé son portrait qui nous donne une idée de sa personne. Chacun de nous porte en lui l'image de son créateur et dans la conscience de tout homme se réfléchit la figure de son Dieu.

J'ai dit trois fois la même chose, en disant : Être ; Dieu est ; Dieu est le bien. En effet, il ne faut pas croire que le bien et l'être soient deux choses différentes. Le bien, c'est simplement l'être considéré sous le point de vue pratique ; le bien, c'est l'être pratique.

Si Dieu contient toutes les choses, il comprend donc aussi le mal, en un certain sens. Mais le mal, chez lui, n'est que son serviteur ; tandis que chez l'homme il est le maître et l'égal du bien. Le mal, chez Dieu, est un élément nécessaire à son action ou à sa bonté (ce qui est la même chose ici, parce que sa bonté ne peut sortir hors de lui). Son action ou sa bonté doivent s'exercer inégalement, c'est-à-dire justement.

On voit que Dieu, qui est, agit. Mais son action ne peut sortir hors de lui, parce qu'il est infini. Il est impossible aussi que Dieu, par la création, ait fait quelque chose d'essentiellement nouveau. Il faut dire que la création c'est la volonté de Dieu qui a pris corps. Il faut croire que la création n'est qu'un

changement de forme de l'amour infini, et que notre monde n'est qu'un petit accident. Je crois que le Créateur n'a fait qu'attacher l'action du bien, c'est-à-dire son amour, à l'espace et au temps<sup>1</sup>. De là vient que je puis dire : Ce que l'homme fait, Dieu le fait. Par cette énonciation, je ne nie pas la liberté de l'homme cependant, comme on pourrait le croire. Là où l'homme est libre, Dieu ne l'est plus ; il a subordonné sa volonté à celle de l'homme, pourrait-on dire ; ou bien, sa bonté et sa puissance se combattent, et c'est la première qui l'emporte ; sa bonté, qui doit agir justement, prescrit alors à sa puissance de s'abstenir, de ne pas user de sa supériorité.

Le mal est la contradiction, ou plutôt l'absence de Dieu ; il ressemble à l'ombre qui marque la place que le soleil n'éclaire pas. Le mal existe donc là où Dieu n'est pas. Ainsi, pour que le mal puisse naître quelque part, il faut que Dieu se retire ou se mette dans la

<sup>1</sup> Ici se présente une difficulté que je ne puis résoudre. Je me dis : Si maintenant tout cessait d'exister, le gigantesque chronomètre de l'éternité ne s'arrêterait nullement, et l'étendue resterait pour être le vague emplacement du non-être. J'ai donc été amené à dire, qu'outre la spiritualité de Dieu, il y a encore je ne sais quoi de presque matériel, mais éternel, qu'on pourrait appeler le corps de Dieu. Lecteur, si je dis une absurdité, pardonnez-moi et éclairez-moi.— Je n'aurais jamais osé parler de ce que je nomme improprement le corps de Dieu, si dans un cours public je n'avais entendu parler des idées de Platon et d'un autre philosophe moderne, je ne sais lequel, sur l'étendue.

position de pouvoir être expulsé. Cette désertion, cette abdication de sa puissance, cette abstention est donc la cause du mal. Cet acte est un acte d'abstention de sa puissance, mais c'est en même temps un acte de non-abstention, c'est-à-dire de coopération nécessaire et juste de la part de sa bonté. L'essence du mal actif, c'est l'orgueil, car l'orgueil tend à chercher encore quelque chose hors de Dieu.

L'homme n'agit pas à proprement parler, il choisit entre le bien et le mal, et alors c'est l'un ou l'autre qui agit. De cette manière, Dieu agit en l'homme par sa présence ou son absence, et pourtant celui-ci est libre et acquiert du mérite.

J'ai continué par dire : « Le bien qui agit, c'est l'amour. » Toutes les qualités de Dieu sont infinies ; son action, c'est-à-dire son amour sera donc infini aussi ; mais pour que son amour soit infini, il faut qu'il puisse, qu'il sache et qu'il veuille l'avoir dans ce degré suprême. Ainsi, par le seul fait que l'amour de Dieu est infini, il faut qu'il ait une puissance infinie, une sagesse infinie et une bonté infinie. De toutes les qualités qu'il faut donner à Dieu (je parlerai plus tard de sa justice), il ne reste donc plus que sa félicité éternelle. Cet attribut, je l'explique en disant : La réaction de l'amour vers le bien, c'est le bonheur. Il est vrai que cette proposition et la précédente je ne puis les prouver : il est vrai aussi que

c'est mon cœur seul qui les a trouvées ; mais je mets les inclinations du cœur et les instincts du bon sens au-dessus des arguments de mon esprit. Cependant, je dois avouer que mon esprit, pour autant qu'il peut en juger, est d'accord ici avec mes sentiments, et quant à ceux-ci, ils sont tous d'accord pour adopter comme vraies ces propositions ; enfin, mon expérience aussi les trouve justes partout.

La forme dans laquelle doit nécessairement agir le bien, c'est l'ordre. Cet ordre nécessaire se présente sous le nom de justice dans le monde moral, et de beauté dans le monde physique.

J'ai donc distingué trois choses en Dieu : son être, son action et la réaction de son action, c'est-à-dire sa réceptivité. Tout ce qui précède se résume donc à dire : Dieu est, aime et jouit.

Après avoir parlé de Dieu, il ne me reste plus qu'à parler de l'homme. On est étonné de voir que ce dernier est un être contradictoire, qu'il contient deux sortes d'éléments dont les uns sont les ennemis des autres. On y rencontre le bien d'un côté, et le mal de l'autre. En regardant plus près cependant, l'on voit qu'il doit en être ainsi pour que l'homme puisse être libre, et acquérir par conséquent du mérite et de la jouissance. Il est aisé de constater la présence de ces deux forces opposées qui veulent chacune agir dans l'homme, mais la philosophie ne peut pas dire

pourquoi la force du mal est en proportion plus grande que celle du bien.

Après les explications que j'ai données sur ce qui concerne Dieu, il ne me restera que peu de chose à dire sur ce qui touche à l'homme ; je me contenterai de donner encore quelques pensées isolées.

Notre liberté est la cause de tout notre malheur, comme elle est la cause de toute notre jouissance. On pourrait dire que la liberté constitue l'homme tout entier ; bien user de cette liberté, c'est donc l'essentiel chez lui, c'est tout ce qu'il a à faire. L'homme qui est fort réclame une large part de cette liberté, car celui qui désire une grande indépendance veut un grand mérite.

Dieu, en voulant faire tout au mieux, devait donner à l'homme les moyens d'acquérir le plus grand bonheur possible ; mais pour cela ne devait-il pas lui faire courir le danger de pouvoir tomber dans le plus grand malheur possible ? Voilà une question dont la solution est facile, quand on admet, comme moi, que Dieu est tout et que le mal est ce qui ne veut pas être avec Dieu, que le mal est l'ombre de la lumière céleste, qui doit par conséquent durer tant que brille la lumière.

L'homme doit employer sa liberté à ne pas vouloir être libre ; il doit tâcher d'effacer ce dualisme qui est en lui, et de chercher à faire régner le bien seul.

La liberté chez Dieu n'existe pas comme chez l'homme; mais comme Dieu jouit, il est permis de supposer qu'il a peut-être mérité son bonheur par les lois qui régissent son être, lois qu'il s'est librement données et qu'il conserve librement.

Il y a des cas où l'on doit faire le mal pour arriver au bien. Dieu doit faire le mal pour pouvoir être juste et bon; mais Dieu, aussi bien que l'homme, ne font le mal pour le bien que parce qu'ils y sont forcés, ils n'agissent donc pas librement.

L'on dit qu'il faut faire le bien pour le bien, et non pour son intérêt propre. D'abord, on ne peut dire cela de Dieu; aussi je ne l'admets pas pour l'homme. L'effet ne peut être indifférent à la cause. Si l'homme agit librement, il agit pour lui ou contre lui; il fait donc le bien pour lui-même. Il agit dans son intérêt réel et non faux; mais il doit poser l'acte dans une certaine forme nécessaire, comme tout bien qui agit. Cette forme voulue, c'est de le faire avec ce qu'on nomme du désintéressement, c'est-à-dire sans y chercher un intérêt mondain. Je pense donc que l'égoïsme bien compris est le principe suprême de la morale.

Comme Dieu ne peut agir que par amour de lui, l'homme de bien, en effaçant son individualité, pour aller vivre en Dieu même et devenir Dieu lui-même, peut sans danger s'enorgueillir de sa nouvelle

personne, qui s'est infiniment agrandie et qui ne trouve plus ses limites elle-même.

L'homme est un être actif et passif ; mais, à la différence de ce qui existe chez Dieu, son action et sa réceptivité sont double chacune. La part que l'homme peut faire à l'action du bien et à celle du mal dépend de sa volonté libre. De ces parts dépendent ensuite la somme plus ou moins grande du vrai bonheur et la mesure du vrai malheur qu'il reçoit.

Comme nous l'avons dit, l'action du bien c'est l'amour. Tout ce que doit donc faire l'homme c'est d'aimer. L'amour de Dieu contient tout autre amour, puisque tout le bien est en lui ; Dieu est donc aussi la source unique de tout bonheur.

On croit généralement que le bonheur consiste à être aimé. On se trompe, il se trouve uniquement dans l'amour actif.

Le bien qui agit, réagit sur le bien qui se trouve non-seulement dans la même personne, mais aussi sur le bien, partout où il se trouve, de toute autre personne. De là s'expliquent la puissance que possède l'exemple et les charmes que présente la vie en société.

On ne peut jouir en étant aimé, c'est-à-dire par l'amour passif, que d'une manière indirecte : par l'amitié. Quand on aime et qu'on est aimé, il en résulte une certaine confusion des deux êtres, de



sorte qu'on ne reconnaît plus lequel est actif et lequel est passif. L'amour est renforcé dans toute son étendue, et la jouissance qui en résulte, chacun des amis la ressent en entier. C'est donc par l'amitié qu'on peut parvenir au plus haut degré de bonheur terrestre. L'on pourrait dire aussi que la plus haute félicité imaginable est celle qui résulterait de l'entière confusion d'amour, et par conséquent de la plus complète solidarité de jouissance entre tous les hommes et Dieu. Mais puisque l'amour de Dieu contient celui des hommes, si l'on était attaché à Dieu par un amour égal au sien, l'on aurait une jouissance égale à la sienne; à mesure que l'amour de l'homme diminue, Dieu diminue son amitié correspondante, et la jouissance décroît dans le même rapport.

Il ne faut pas croire cependant que l'amour que Dieu reçoit librement de l'homme, augmente sa jouissance; car la liberté de ce dernier n'est pas indépendante de Dieu.

J'en viens maintenant à parler de la raison. Elle est tout à fait nécessaire à l'homme. Elle est le soleil du monde moral. D'après ce qui précède, on voit que la grandeur de l'homme ne se mesure nullement sur l'étendue de son esprit, mais s'apprécie d'après la valeur de son cœur; car Dieu qui juge les hommes descend au niveau de chacun, et regarde par les yeux mêmes de celui qui pose. La raison fait que l'homme

peut être libre et peut faire usage de sa liberté. Elle lui dit quelles sont les conséquences du bien et du mal. Ensuite, elle fait voir à l'homme sa faiblesse, lui dit qu'il n'est rien par lui seul, qu'il lui faut un point d'appui hors de lui et une force autre que la sienne ; elle l'engage à chercher un secours nécessaire dans une religion quelconque. Si cette raison et le cœur sont d'accord pour choisir la religion catholique, il faut y baser sa vie, mais aussi faut-il l'adopter entièrement.

L'estime est le résultat logique des opérations de la raison qui juge un homme. On peut donc estimer et aimer quelqu'un à des degrés différents ; il peut même arriver que l'estime et l'amour soient en désaccord ; car on estime quelqu'un à cause de lui-même, pris isolément, on l'aime à cause de Dieu.

La raison nous vient de Dieu et nous indique sa volonté. Cependant cette raison est bornée, et Dieu possède encore d'autres manières de nous faire savoir ce qui est et ce qui doit être, c'est-à-dire ce que Dieu veut. Ainsi la forme des choses et des événements, de même que les inspirations directes, les révélations surhumaines et les sympathies naturelles du cœur sont des moyens différents que peut employer Dieu pour communiquer avec les hommes. Mais partout et en tout lieu, la raison doit dire son mot ; si la chose se trouve hors de sa portée, elle

doit au moins pouvoir constater que rien n'est contre ses principes. On peut donc dire dans un sens absolu : Toujours l'on doit aimer raisonnablement ; mais il faut entendre ce principe sainement.

J'ai fini par dire que l'homme est créé pour devenir heureux. Ici-bas, il ne peut être tout à fait malheureux ni entièrement heureux. Tant qu'il est sur cette terre, il ne peut qu'espérer devenir heureux un jour et le devenir pleinement. Comme il est libre, le bien qui est en lui ne l'est pas : le bien est enchaîné et le bonheur avec lui. Il ne peut être heureux sur la terre, parce que le mal ne cesse d'agir et de montrer ses effets funestes ; ensuite, le bien pur n'agit presque jamais seul, le bien est toujours mêlé de mal ; enfin, si le bien agit, il n'agit ordinairement pas dans cette forme qui est absolument nécessaire.

Si l'on demandait ce qu'il faut faire pour acquérir cette félicité qu'on désire avoir, je répondrais qu'il faut aimer. Mais notre cœur ne se nourrit pas de peu de chose ; il faut le repaître de l'infini pour le rassasier complètement. Il n'y a que Dieu seul qui puisse contenter notre cœur et répondre dignement à notre amitié.

Si l'homme veut aimer, il ne peut y parvenir entièrement tant qu'existe le mal et sa trop grande liberté. Mais Dieu, en voyant que cette périlleuse liberté a été bien employée par l'homme, accom-

plira les espérances de celui-ci et sanctionnera son choix ; il lui ôtera sa liberté et distraira le mal. C'est alors que le bien pourra agir librement et avec ordre ; la somme d'amour qu'aura eue chacun, réagira naturellement et avec ordre. La jouissance qui s'en suivra, sera augmentée par l'amitié, justement méritée, que lui portera Dieu.

